

LE BULLETIN

**Société d'histoire
Rosemont-Petite-Patrie**



VOLUME 19, NUMÉRO 1 MARS 2021

UN ROSEMONT INÉDIT



**LE DESTIN DE LA TERRE
DES CRAWFORD**

L'HISTOIRE D'UN PARC CHAMPLAIN OUBLIÉ

Dans ce bulletin



Dans notre bulletin précédent, nous nous sommes centrés sur la rue Masson, au cœur du Vieux-Rosemont. Dans ce numéro, nous nous déplaçons vers le nord-est, juste au nord du Parc Maisonneuve, dans un secteur du Nouveau Rosemont qui s'est appelé à l'origine Parc Champlain. Cette dénomination semble avoir été complètement oubliée à la suite du développement immobilier du secteur, ce qui a piqué la curiosité de plusieurs membres de la société et les a poussés à faire des recherches plus approfondies.

Justin Bur, dans le 3^e article, explique l'origine de ce fameux Parc Champlain et nous décrit la naissance de ce nouveau quartier à partir de 1909 tandis que **Christiane Guoin** dans le 4^e article nous fait découvrir les débuts et le développement de la paroisse Saint-Jean-Vianney qui englobait le secteur Parc Champlain.

Dans le 5^e article, **Louis Delagrave** cherche à éclaircir le mystère d'une vieille maison du Parc Champlain, le numéro 6209 sur la 23^e Avenue. Cette demeure « vestige d'une autre époque » semble incongrue dans un quartier qui s'est urbanisé. Dans quelle mesure l'énigme peut-elle être résolue?

Pour sa part, **Christiane Guoin** a exploré un domaine où il y a peu de recherches historiques, le baseball, malgré l'importance de ce sport à Montréal pendant la première moitié du 20^e siècle. Elle est partie sur les traces de l'équipe de baseball qui avait son stade au Parc Champlain et en avait pris le nom. C'est l'objet du dernier article.

Mais avant de nous rendre au Parc Champlain, **Normand Guilbault**, dans le premier article, nous plonge dans la préhistoire de Rosemont, un domaine peu exploré. En effet, qu'en était-il de cette immense terre Crawford avant qu'elle ne fasse partie du village de la Côte-Visitation (1870), bien avant qu'elle ne soit lotie (1904) et qu'elle constitue le territoire de ce que nous appelons aujourd'hui le Vieux Rosemont?

Le 2^e article écrit par **Guy Gaudreau** nous fait connaître un notable rosemontois méconnu, Ananie-Joseph Millier. Nous pouvons ainsi suivre le parcours de ce médecin qui a exercé toute sa vie à Rosemont et qui s'est impliqué dans la vie rosemontoise.

Dans ce bulletin, nous avons tenté de mettre en lumière des aspects peu connus de l'histoire de Rosemont et nous espérons qu'il satisfera votre curiosité.



Le curé J. E Bernier avec les Petites sœurs franciscaines de Baie-Saint-Paul, devant l'École Marie-Rollet en 1949. [Cliquer sur l'image pour agrandir](#)

Photos de la page couverture

La première photo montre la famille Lafond devant le château Crawford. On suppose qu'il s'agit de la résidence Crawford qui se situait en plein centre de l'actuelle 1^{ère} Avenue.

On voit sur la deuxième photo le bureau de vente du Parc Champlain au coin de Rosemont et Pie-IX ainsi que des maisons toujours existantes. Photo tirée du numéro spécial sur l'Exposition de l'immeuble paru dans La Presse du 12 avril 1913. Cette photo est extraite d'un montage de photos prises par L. H. Paradis.

- 3 Alexander Crawford, le notable fermier de la Côte-de-la-Visitation
- 12 Le docteur Ananie-Joseph Millier, un notable rosemontois méconnu
- 16 Le Parc Champlain, un grand projet immobilier
- 18 Bref regard sur la paroisse Saint-Jean-Vianney
- 23 L'énigmatique maison de ferme de la 23^e Avenue
- 27 Le baseball au Parc Champlain

ALEXANDER CRAWFORD

LE NOTABLE FERMIER DE LA CÔTE-DE-LA-VISITATION

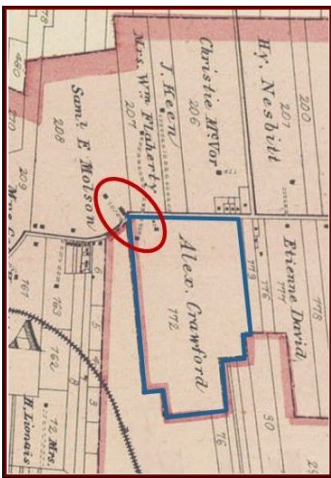
Normand Guilbault,

Membre de la ShRPP et coauteur de liremaville.com

*Il est généralement admis que l'histoire de Rosemont a débuté à la suite de la subdivision du lot 172 du Village incorporé de la Côte-de-la-Visitation par la Rosemount Land & Improvement Company, une entreprise immobilière fondée en 1903 par Herbert S. Holt et Ucal H. Dandurand, qui a mis en marché plus de 5 000 lots situés au nord des usines ferroviaires du Canadien Pacifique (Angus) en construction. Mais qu'en était-il de cette vaste terre apparemment abandonnée ayant appartenu à la Succession d'un certain Alexander Crawford, avant cet événement? C'est en révélant ces informations, pour la plupart inédites, que nous répondrons à cette légitime question dans ce premier volet de l'**antépisode du Village de Rosemont...***

L'auteur tient à souligner la collaboration significative de Justin Bur, de la ShRPP et de Mémoire du Mile End, notamment au regard de la généalogie et de la propriété foncière.

Les principaux protagonistes



Située au nord-ouest du village de la Côte-de-la-Visitation, à la jonction de la rue des Carrières et de la Petite-Côte, la terre d'Alexander Crawford touche à peine celle de Samuel Elsdale Molson, époux de sa sœur Agnes. Sur cet [extrait](#) publié dans l'Atlas de Hopkins en 1879¹, nous remarquons l'emplacement des principaux bâtiments des deux propriétaires fonciers qui, comme chez la plupart de leurs voisins, ont été édifiés à proximité du chemin carrossable.

Résidant initialement à Windsor, *Upper-Canada*², Alexander était arrivé à Montréal en 1863 pour rejoindre son frère Charles et prendre en charge l'exploitation de la terre, qui ne portait toutefois pas encore son nom, puisque celle-ci appartenait à sa mère, Jane May Dods.

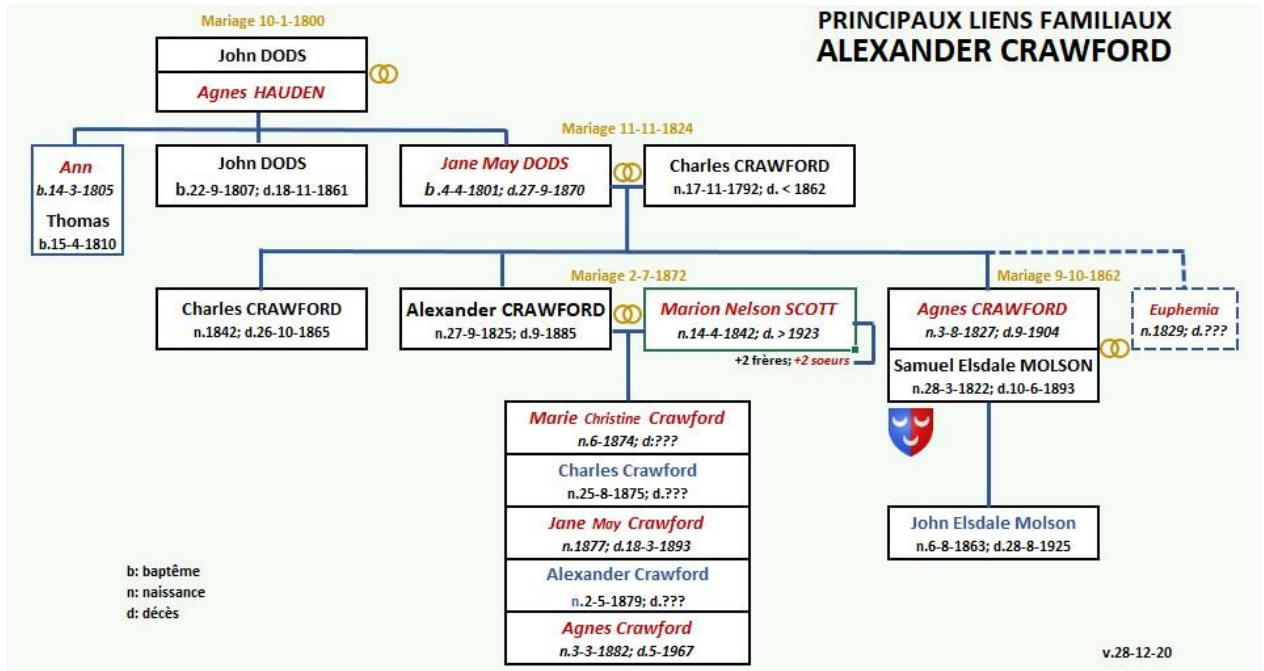
De fait, la terre avait été acquise par son oncle, John Dods, qui l'exploitait toujours à son décès deux années auparavant. Héritière des biens de celui-ci, Jane légua la terre connue alors sous le nom de « *Dods Farm* » à son fils aîné, en 1870.

Mariés en 1872, Alexander et Marion Nelson Scott avaient deux enfants au moment de la publication de cette carte. Toutefois, la jeune famille avait quitté les lieux dès 1875, préférant retourner vivre à Windsor, où Alexander possédait d'autres actifs fonciers d'importance. Avant de partir, ce dernier avait loué la terre à un cultivateur avec lequel il faisait affaire depuis déjà quelques années, James Henderson, qui l'exploitera durant au moins 15 ans. S'étant réservé les maisons et les bâtiments attenants pour son usage personnel, Alexander les offrit ensuite en location à d'autres preneurs, jusqu'à son décès en 1885.

La famille Crawford

Avant d'aborder la chronologie des événements qui ont marqué le passage d'Alexander Crawford à Montréal avant la naissance du Village de Rosemont, passons en revue ses autres liens familiaux à l'aide du [tableau](#) de la page suivante³.

Charles (père) et son épouse, tous deux écossais d'origine, résidaient près d'Edimbourg lorsqu'ils donnèrent naissance à leurs trois premiers enfants⁴. Alexander était l'aîné, suivi de ses sœurs Agnes et Euphemia. Cette dernière décéda sans doute en bas âge, puisqu'elle ne fera pas partie de l'aventure de ses parents. Quatrième enfant de la famille, Charles (fils) naquit plus de dix ans après sa fratrie.



Jane May était issue d'une famille écossaise de 6 enfants, dont deux filles apparemment décédées en bas âge. Nous ne croyons pas que ses parents eurent émigré au pays. En revanche, nous savons que son frère John s'y est établi au début des années 1830, qu'il vécut sur sa terre de Montréal au moins une vingtaine d'années et qu'il y serait décédé sans descendance⁵. Sa sœur Ann aurait aussi immigré et serait elle-même décédée en 1855. Enfin, son frère Thomas aurait séjourné sur la terre de son aîné vers 1860.

Au regard des informations recueillies à ce jour, nous formulons l'hypothèse que les Dods et les Crawford auraient immigré au Canada-Uni au début des années 1830. Contrairement à son beau-frère John, Charles (père) s'installa plutôt à Windsor, où il exploitait sa ferme jusqu'à son décès survenu entre 1855 et 1862.

Pour leur part, Alexander et son épouse Marion eurent cinq enfants lesquels portent tous le prénom de l'un de leurs proches parents, un fait usité à l'époque. Hormis Marie Christine, leur fille aînée, qui reçut le nom de la sœur cadette de sa mère, les autres portèrent celui d'un membre de la famille de leur père. C'est Charles Crawford (petit-fils) qui procédera plus tard à la vente de la propriété qui fut lotie par la Rosemount Land & Improvement Company pour devenir le Village de Rosemont.



Mentionnons enfin qu'Agnes et Samuel E. Molson, d'origine britannique, n'eurent qu'un enfant. Né à Montréal puis éduqué en Angleterre, John Elsdale fut médecin et major du *Royal Army Medical Corp.* Il sera cependant davantage connu comme politicien d'allégeance conservatrice au Parlement britannique (1918-1923).

La propriété foncière

C'est par une suite d'événements particuliers qu'Alexander Crawford est devenu propriétaire de sa terre.

En effet, il aura d'abord fallu que John Spalding en réunisse les composantes, entre 1808 et 1813, en acquérant cinq lots (et une partie d'un sixième) concédés par les Sulpiciens sous le régime français. Bien que devenu propriétaire, il n'acquitta ses droits seigneuriaux (lods et ventes) qu'en 1833. On peut saisir la nécessité de son intervention en accédant aux détails de la [carte](#) du livre terrier des propriétaires, superposé aux limites cadastrales du Village de Rosemont de 1907⁶.

Il fallait aussi que John Dods puisse acheter la terre de Spalding le 11 novembre 1832, pour laquelle, toutefois, il ne se préoccupera de payer ses propres droits seigneuriaux que très tardivement, soit en 1858⁷.

Nous ignorons si Dods avait occupé sa terre dès son acquisition. Ayant contracté une location auprès d'un certain George Moffat, le même jour et chez le même notaire, nous pourrions penser qu'il en avait aussi profité pour prendre résidence dans les environs. Mais comme les deux actes sont absents du greffe du notaire Henry Griffin, nous ne pouvons en fournir la preuve. Dès lors, pour les fins de cette histoire, nous considérerons qu'il s'y établit avant 1841, date de la première mention que nous avons pu relever de sa présence à Montréal en tant que cultivateur et éleveur⁸.

Alexander Crawford ayant ensuite hérité légalement de la terre, il s'empressa de se présenter devant Messieurs les ecclésiastiques du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, le 24 décembre 1870, pour signer un acte de commutation par lequel ils la lui concédèrent selon la nouvelle forme de tenure en vi-gueur, le « *franc alleu roturier* », la libérant dorénavant de toute redevance seigneuriale. La transaction se conclut pour la somme de 1 313 \$ (*piastres, cours actuel*⁹) établie sur la valeur estimée de ladite terre par les parties à 19 200 \$.

Tant qu'il en fut propriétaire, Alexander fera référence à sa terre sous l'appellation de « Dods Farm », et ce, bien que les édiles du village et ses voisins lui eurent préféré son propre nom tel qu'il apparaît d'ailleurs sur la carte d'Hopkins que nous avons vue précédemment. Il mentionnera son numéro cadastral (172) dans le dernier acte notarié qu'il parapha en 1885. Par la suite, elle figurera sous le nom de « *Succession Crawford* » dans les rôles d'évaluation et de perception de la municipalité du village de la Petite-Côte.

L'exploitation agricole, la résidence et les bâtiments

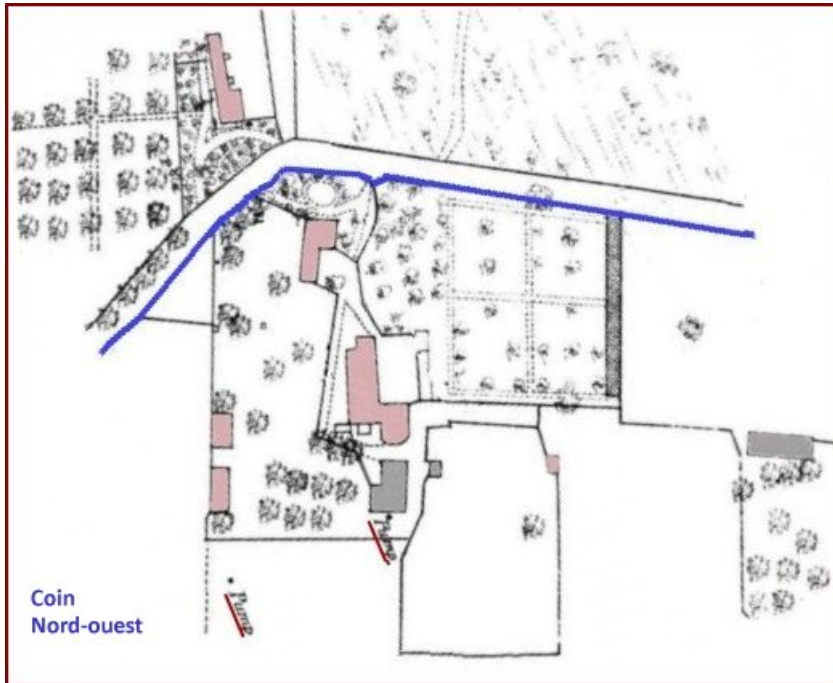


La terre Dods-Crawford était essentiellement agricole, tel qu'on peut le constater sur la [carte](#) ci-contre¹⁰. De forme plutôt rectangulaire, elle s'étendait sur 11 arpents (644 m), le long de la Côte, et sur 18 arpents et 8 perches (1 093 m) sur son côté ouest, pour une superficie alors estimée par les propriétaires à 222 arpents et 45 perches (70,4 hectares). Elle était ainsi la troisième terre en importance au village, après celles de James Drummond et de George Kydd, devançant de peu celle de Samuel E. Molson.



La terre accuse une pente assez raide pour l'époque, dans son premier tiers, entre la Côte et la future rue Dandurand, que nous avons grossièrement simulée sur ce schéma datant de l'ouverture des premières rues du secteur en 1903. Elle descend ensuite plus doucement jusqu'à sa limite sud¹¹, la rue Verchères, totalisant environ 70 pieds de dénivellation (21,3 m.). La carte nous montre que les parcelles sont divisées selon leur utilisation, qui est tributaire des activités de la ferme principalement dédiée à l'élevage et à la production laitière. On y retrouvait surtout des pâturages et des zones de culture fourragère (foin, avoine, etc.) de même que des parcelles de culture maraîchère (pommes de terre et autres légumes racines par exemple).

Dans le compte-rendu d'une chasse à courre qui s'y déroula en 1869, on apprit notamment qu'il y avait des affleurements rocheux à contourner par endroits et qu'un couvert de bouleaux blancs se trouvait dans la partie sud¹¹. Des informations beaucoup plus récentes ont aussi révélé qu'« *un bois de cèdres descendait assez loin* » au droit de ce qui deviendra la 10^e Avenue et qu'« *un bocage partant du Boulevard (Petite-Côte) étendait ses ombrages entre la 7^e et la 9^e Avenue*¹² ».



La maison familiale et les principaux bâtiments étaient situés au **coin nord-ouest** de la terre¹³, aux alentours des 1^{re} et 2^e Avenue et de la rue Holt d'aujourd'hui. C'est sans doute Dods qui fit construire le grand cottage en pierre sur un terrain de 4 arpents (1,4 hectare) compris à l'intérieur d'un mur de pierres en façade et sur un côté, le reste du terrain étant délimité par une clôture en bois. On ne lui connut qu'une adresse, le 29 de la Petite-Côte, qui apparût uniquement au Lovell de 1864-1865.

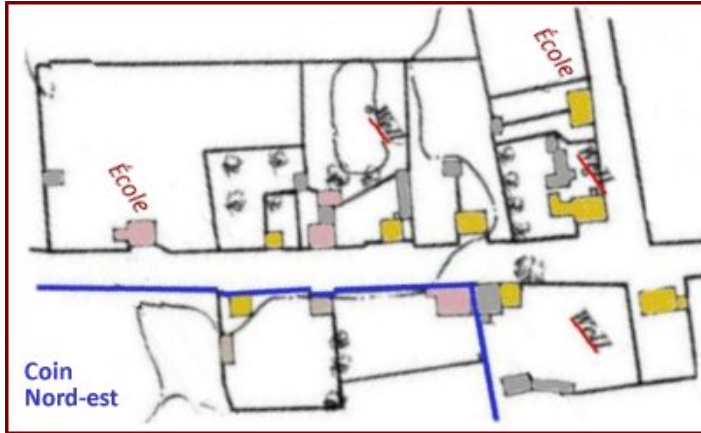
À l'arrière se trouvait un jardin (house garden) d'environ 2 arpents, notamment planté de groseilliers et de lits de rhubarbes. Les étables, une remise à calèches (coach house) et des bâtiments pour entreposer les légumes (root houses) étaient érigés plus au sud, où étaient aussi localisés deux puits munis de pompes pour l'alimentation en eau potable [en rouge sur le plan]. Un rang de vignes plantées sous serre (vinery) d'une longueur de 240 pieds sur 20 pieds (73 m sur 6 m) était adossé au mur de pierre situé à l'extrémité du jardin à l'est de la demeure [la verticale en grisé sur le plan]. Une seconde maison de pierres de faible dimension avait aussi été construite ultérieurement sur la propriété, au sud du jardin. Elle est mentionnée plus tardivement dans les actes notariés, et nous croyons que c'est Crawford qui l'aurait fait bâtir, de même que la véranda vitrée (conservatory) et chauffée à la vapeur qui lui avait été accolée, dans le but de pouvoir y cultiver des plantes.



La seule **photographie** du cottage que nous avons retrouvé dans les archives de la ShRPP aurait été prise par la famille de Léon Lafond au début des années 1900. La légende indique qu'on y aperçoit le « *Château Crawford* » derrière les membres de la famille réunis lors d'une rencontre estivale.

Leur présence s'expliquerait par le fait que Lafond l'aurait acquis dans le but de le démolir à la demande de la Ville de Montréal¹⁴. Quoiqu'il en soit, on peut à tout le moins apprécier ici l'architecture particulière de sa façade. Fait à noter, la maison était dotée d'une fournaise.

Avant de clore cette description succincte de la propriété, un dernier constat mérite encore d'être rapporté. En effet, à l'observation de la carte, présentée à la page suivante, nous pouvons distinguer qu'une petite maison de pierres, une maison en bois et d'autres bâtiments ont aussi été érigés à l'**extrémité nord-est** de la terre, juste en face de la terre des McEvoy, qui y avaient installé tous les leurs et avaient même consenti à ce que deux écoles s'y établissent. On voit mieux les constructions du côté des Crawford sur l'image, que nous avons agrandie délibérément par rapport au plan précédent¹⁵.



Aucune mention de celles-ci ne figure dans les documents paraphés par les Crawford ayant pu être retrouvés à ce jour. Avaient-ils été utilisés par d'autres membres de l'une des deux familles, par d'éventuels locataires ou encore par des employés de la ferme? Nous n'en savons rien avec certitude. Mais en revanche, dans un acte notarié en septembre 1903, alors que la terre Crawford avait déjà été acquise par la Rosemount Land & Improvement Company et que ses lots avaient été mis en vente, Dame Louise Leclerc du Village de la Petite-Côte, veuve du fermier François Lauzon, déclare que sa famille a été « *en possession continue et non interrompue, paisible et non équivoque, à titre de propriétaires... [d'une partie] de l'immeuble suivant*

pendant au-delà de 30 ans... ». Elle faisait ici référence à un terrain du lot 172 « [...] contenant 120 pieds de front par 117 pieds de profondeur, bordé devant par le chemin public, entouré d'une clôture en pierre [...] ».

Considérant que François Xavier Lauzon était bel et bien présent sur la Petite-Côte dès 1842 et même bien après que les Dods-Crawford y eurent eux-mêmes séjourné, ce fait inusité, sur lequel nous reviendrons dans le second volet de cet antépisode, nous porte à croire que la famille aurait bien pu habiter en ces lieux à la suite d'une entente avec l'un ou l'autre des propriétaires, et que le père y aurait fort probablement été employé¹⁷. Mais en revanche, le fait que sa veuve n'ait pu produire qu'une déclaration sous serment, sans mentionner ni déposer les titres officiels de propriété, nous indiquerait que leur situation n'avait jamais été clairement régularisée...

Les activités agricoles de Dods et de Crawford à Montréal

LISTE DES PRIX ACCORDES A L'EXPOSITION D'AUTOMNE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ D'HOCHELAGA.	
<i>Compétition Générale.</i>	
Gros étalons de trait—1, John Dods, \$12 ;	2, James Logan, \$10 ; 3, John Macdonald, \$8.
Poulins de 3 ans—1, John Dods, \$7 ; 2,	Robert Elliott, \$5.
Poulins de 2 ans—1, James Logan, \$6 ; 2,	John Monteath, \$4.
Pouliches de 3 ans—1, John Dods, \$7 ; 2,	Joseph Laporte, \$5.
Pouliches de 2 ans—1, John Dods, \$6 ; 2,	P Gagnon, \$4.
Vaches Ayrshire—1, James Logan, \$8 ; 2,	J Dods, \$6 ; 3, Daniel Drummond,
\$5 ; 4, pas de compétition, \$4.	ston, \$10 ; 2, E Cleudinen, \$8 ; 3,
Joseph Lanouette, \$6.	
Taureaux d'un an—1, John Dods, \$5 ; 2,	James Logan, \$4.

Notable très impliqué dans sa communauté, John Dods fut nommé juge de paix du District de Montréal en 1842. Il siégera au conseil d'administration de la City Bank de 1842 à 1860¹⁸. En 1855, il devint l'un des directeurs de la *Compagnie d'assurance mutuelle contre le feu du Comté de Montréal* et président du secteur de la Petite-Côte pour un terme d'au moins deux ans¹⁹. La même année, il prit aussi la présidence de l'*Agricultural Society, County of Hochelaga*, puis fut réélu jusqu'en 1860²⁰.

Un premier aperçu des activités agricoles de Dods nous est donné par le Journal *Le Canadien* qui, en 1843, mentionne que son troupeau de moutons comptant plus de cent têtes avait été attaqué par des chiens errants venant de la ville, tout comme il l'avait été deux années auparavant, ce qui lui causa encore une fois de lourdes pertes²¹. Malgré ces déboires, les journaux d'époque rapporteront par la suite les résultats de concours tenus dans des expositions agricoles locales, qui témoignent de ses succès en tant qu'éleveur et cultivateur.

Dans l'exemple ci-contre paru dans *La Minerve* en automne 1860, on souligne quelques-uns des prix qu'il remporta principalement pour ses chevaux de race lors d'une exposition de la *Société d'agriculture du comté d'Hochelaga*²².

Mais à l’instar de ses compatriotes qui eurent une grande influence sur le développement de l’agriculture québécoise principalement dans le domaine de l’élevage, c’est avec ses bovins laitiers issus de la race *Ayrshire* qu’il se distingua. En effet, Dods avait lui-même importé et élevé une quinzaine de bêtes et en avait acquis quelques autres sur place, si l’on se fie au Dominion *Ayrshire Herd Book* qui en faisait le recensement²³. À cet égard, les lecteurs intéressés peuvent consulter la [compilation ci-jointe](#) pour avoir une meilleure idée de son cheptel. D’autre part, le *Montreal Herald and Daily Commercial Gazette* rapporta que, pour la même année 1860, il fut aussi récompensé autant pour la qualité de ses taureaux et de ses vaches laitières que pour l’excellence de son beurre frais ou salé... de même que pour ses pommes de terre et autres bettes à carde (mangols²⁴)...

Directory.] 1858. COTE DE LA VISITATION—COTE STE. CATHERINE. 117	
COTE DE LA VISITATION, C. E.—This place forms part of the Municipality of the Parish of Montreal, and is situated North east of the same place, on the Island of Montreal. Distant from Montreal 3 miles. Population about 300.	
Benson, James, trader.	Lamb, Benjamin, school teacher.
Cullens, John, farmer.	Lapointe, Isaac, poind keeper.
David, Etienne, farmer.	Lapointe, Joseph, councillor.
<u>Dods, John, farmer.</u>	Lapointe, Moise, grocer.
Drummond, Daniel, farmer.	Lavallée, François, farmer.
Drummond, James, farmer.	Lescarbeau, Médard, quarryman.
Drummond, John, farmer.	McLaughlin, John, quarryman.
Flaherty, William, farmer.	<u>Molson, Samuel E., farmer.</u>
Gervais, Louis, grocer.	Sharpe, George, blacksmith.
Glendinning, Edward, farmer.	Smeall, Richard, shoemaker.
Hasting, George, farmer.	SNAITH, WILLIAM, farmer.
Holdsworth, Charles, farmer.	Sommerville, John, farmer.
Hyland, Michael, farmer.	Sullivan, John, laborer.
Jeanpetit, Louis, quarryman.	Valade, Mrs. Joseph, widow.
Jeffrey, James, agricultural implement maker.	Vallière, Jean Baptiste, limeburner.
Kernan, James, farmer.	Vermette, François, carter.
King, James, farmer.	Vermette, Joseph, farmer.
Kydd, George, farmer.	Vermette, Paul, carpenter.
Lafont, Joseph, farmer.	Walsh, John, carter.

Dods n’apparut qu’une seule fois dans l’annuaire municipal local. C’est dans le *Canada Directory* de 1858 qu’on le retrouva en compagnie de son beau-frère et d’une quinzaine d’autres fermiers²⁵. Emporté par une maladie, il décéda en novembre 1861, léguant sa succession à sa soeur²⁶.

Dans les circonstances, Jane May Dods aurait quitté Windsor pour aller résider à la ferme de Montréal. Elle était probablement accompagnée par son fils Charles, alors âgé de 20 ans. En novembre de la même année, elle signa d’ailleurs une pro-curation en sa faveur, vraisemblablement pour qu’il puisse agir en son nom au regard de la ferme en

attendant l’arrivée de son frère aîné. Sa fille Agnes dut aussi la rejoindre peu de temps après son mariage avec Samuel Elsdale Molson qui se tint à Windsor en octobre 1862, en s’installant sur la ferme de son époux.

Nous croyons qu’entre-temps, Alexander était fort probablement resté en Ontario pour s’occuper de son domaine de 70 acres (28,3 hectares) connu à Windsor sous le nom de « *Crawford Farm* » et qu’il avait vraisemblablement obtenu en héritage de son père décédé quelques années auparavant. Il viendra les rejoindre l’année suivante pour prendre en charge à son tour l’exploitation de la ferme.

À cette époque, c’est tout de même son frère Charles qui apparaissait dans l’annuaire municipal de Montréal à titre de fermier de la Petite Côte. Mais pour peu de temps, car le malheur frappa encore la famille lorsqu’il décéda subitement en octobre 1865, à l’âge de 23 ans, portant à trois le nombre de décès successifs chez les Crawford²⁷.

Alexander figura à son tour au Lovell comme chef de famille en 1867, année de l’établissement de la Confédération canadienne. Beaucoup moins impliqué dans la communauté que son oncle, il devint toutefois membre du conseil de l’*Agricultural Society, County of Hochelaga*²⁸.

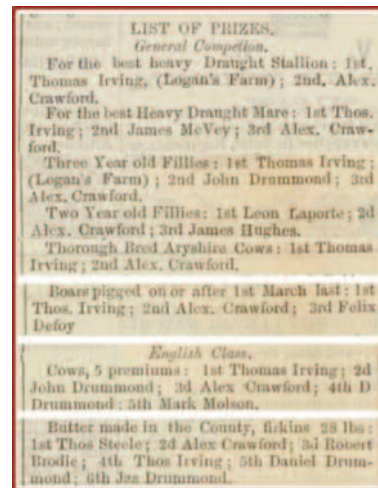
SOCIETIES AND INSTITUTIONS.
AGRICULTURAL AND HORTICULTURAL.
AGRICULTURAL SOCIETY, COUNTY OF HOCHELAGA.
 James Smith, president; François X. Beaudry, vice-president; Hugh Brodie, secretary and treasurer; Thomas Irvine, Joseph Lanette, Eustache Prud’homme, jun., L. G. B. Beaubien, Alexander Crawford, James McNey, Léon Laporte, committee.

En revanche, il sut accroître significativement le cheptel de la ferme au fil des ans, jusqu’à atteindre au moins 40 vaches et génisses dûment enregis-trées²⁹, de même qu’une quinzaine de bœufs et bouvillons dont il fut assurément le premier propriétaire. Les lecteurs intéressés trouveront aussi son cheptel dans la [compilation](#) mentionnée précédemment.



Tout comme son oncle, il fut maintes fois récompensé pour les caractéristiques de ses bovins de même que pour ses chevaux et ses moutons.

Il développa sa laiterie et distribua son beurre sur le marché³⁰. Cultivateur accompli, il se distingua aussi pour ses cultures de pommes de terre, carottes, betteraves fourragères (mangelwurtzel), navets et petites fèves destinées au bétail (horse-beans)³¹.



Le notable Crawford de retour à Windsor

Les efforts d'Alexander sur la terre de son oncle lui ont certainement apporté des revenus substantiels qui s'ajoutèrent à ceux des autres actifs qu'il détenait à l'époque, comme son domaine de Windsor ainsi que deux fermettes localisées au Michigan. Vivant seul, il prit sa mère en charge durant les six années qui précédèrent son décès en 1870³². Le partage de la succession de Jane May, qui s'élevait alors à 250 000 \$, généra un différend entre Alexander et sa sœur Agnes.

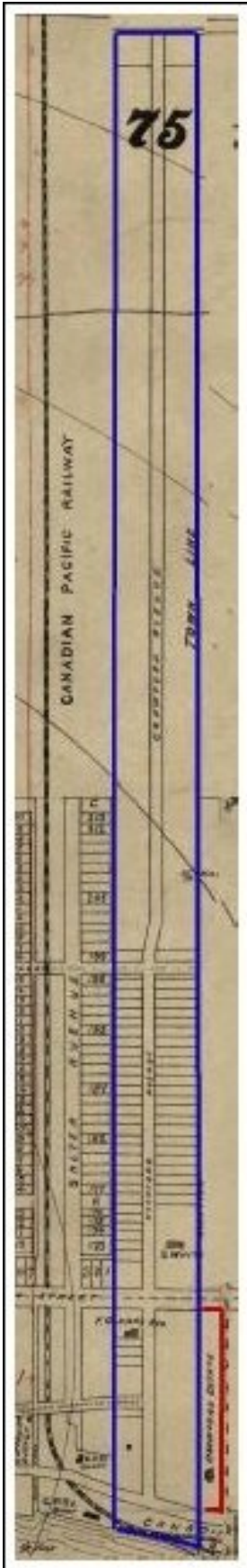
Lors de l'établissement de l'inventaire des biens, il prit la décision de vendre ses animaux à l'encan. Le règlement, qui ne fut entériné entre les parties qu'en 1872³³, lui permit en revanche d'officialiser sa possession du lot de la Petite-Côte aux yeux de la Loi. Du même coup, il obtint cinq autres lots de terre situés à Windsor, dont le plus important incluait un bâtiment briqueté, quelques dépendances et un quai donnant sur la rivière Détroit à quelques encablures de la ville américaine du même nom. Il hérita

également de plus de 100 000 \$ en titres divers et en argent comptant. C'est en mai de la même année qu'Alexander se décida de convoler avec Marion Nelson Scott, de dix-sept ans sa cadette.

Le contrat précisant les termes de la séparation de biens fut signé à Montréal en l'absence de sa fiancée qui habitait alors à la résidence familiale, « *Clifton House* », sise dans le canton de Clifton with Salwich, District de Lund, en Angleterre. Renonçant à toute dot, Alexander avantagea sa future épouse pour la somme de 20 000 \$ qu'elle recevrait si elle lui survivait. Le mariage fut célébré le 2 juillet 1872 puis le couple revint à Montréal, Marion n'emportant que ses seuls effets personnels.

Nous ne savons pas ce qu'il advint de la ferme durant les premières années de leur mariage. Mais en juin 1874, trois jours après la naissance de sa fille Marie-Christine, Alexander loua sa terre au fermier James Henderson à qui il avait d'ailleurs déjà vendu quelques bêtes. Il lui céda la terre et deux bâtiments pour une durée de dix ans, contre la somme de 800 \$ par an. Le locataire devait s'engager à la semer et à y épandre annuellement 200 charges de fumier afin de la maintenir en bonne condition.

accorda à Henderson le droit d'usage de l'étable et de la grange, mais il se réserva la maison familiale, le jardin et un hangar à carrioles pour son usage personnel.

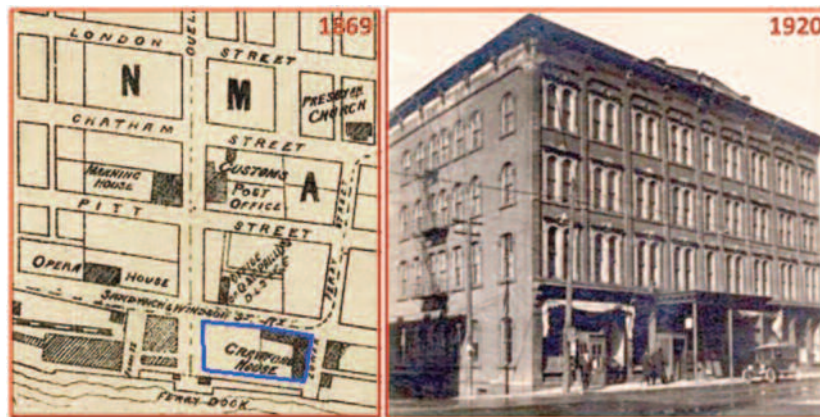


On retrouvera le notable à l'annuaire Lovell montréalais pour la dernière fois en 1876³⁴, mais il ne s'y affichait déjà plus comme fermier. Dans la [liste](#) ci-contre, il y apparaît notamment avec James Henderson, mais aussi avec une vingtaine d'autres fermiers, trois jardiniers et plusieurs travailleurs journaliers, dont certains pouvaient sans doute œuvrer sur une ferme à l'instar de François Lauzon.

Manifestement, le couple avait pris le temps requis pour bien préparer son retour à Windsor, qui s'était concrétisé l'année précédente lorsque la famille s'établit définitivement sur le domaine familial.

De fait, Alexander avait déjà un autre projet en tête. Il venait d'investir 100 000 \$ pour la construction et l'aménagement d'un [hôtel](#) de cinq étages, incluant le sous-sol, sur le terrain qu'il détenait au centre-sud de la ville. Dès son ouverture, le [Crawford House](#)³⁵ fut reconnu comme l'hôtel le mieux équipé de l'Ontario. L'édifice s'étendait sur 86 pieds de façade sur *Sandwich Street* et 84 pieds de côté sur *Ferry Street*. L'immeuble pouvait accueillir 150 clients et leur offrir tous les avantages d'un établissement de première classe.

Le rez-de-chaussée était occupé par les bureaux de trois banques distinctes ainsi que par la réception de l'hôtel. Les salles de réception se trouvaient au premier étage tandis que les suites et les chambres, toutes spacieuses et luxueuses, étaient regroupées aux derniers étages. Les pièces de service se trouvaient au sous-bassement.³⁶



Sur les extraits de la [Carte de la ville de Windsor](#), on peut apprécier la localisation et la dimension du Domaine Crawford. Incidemment, la rue tracée sur sa terre à la fin du XIXe siècle porte toujours le nom du notable. On y distingue aussi l'emplacement de son hôtel un peu plus à l'ouest, en bordure de la rivière³⁷.

1875-1876

PETITE COTE.

Benzon James, hotelkeeper
 Bissonette Joseph, farmer
 Bradshaw And., laborer
 Chesman Wm., wheelwright
 Contant Ludger, butcher
 Crawford Alexander
 David Etienne, jun., farmer
 David Etienne, sen., farmer
 David Mrs. Etienne, trader
 Desnoyers Lambert, gardener
 Desroches Louis, farmer
 Drummond Daniel, farmer
 Emarie Michel, shoemaker
 Flaherty Mrs. Margaret, wid Wm.
 Gervais Louis, trader
 Henderson James, farmer
 Henderson Peter, farmer
 Holworth Chs., farmer
 Holworth Jos., farmer
 Irvine George, farmer
 Jeanpéit Louis, quarryman
 Jeffrey James, blacksmith
 Kernan James, farmer
 Kydd Andrew, farmer
 Kydd Geo., jun., farmer
 Kydd Geo., sen., farmer
 King Henry, broker
 Lafond Alp., farmer
 Lafond Jos., jun., farmer
 Lafond Jos., sen.
 Lafond Rod., farmer
 Lapointe Isaac, carter
 Lapointe Léon, blacksmith
 Latour Gilbert, gardener
 Lauzon Frs., laborer
 Lescarreau Mrs. Marie, wid Médard
 Lewthwait Alex., wheelwright
 McAvelley John, laborer
 McAvey —, farmer
 Meunier Louis, quarryman
 Nesbit Henry, farmer
 Robin Lapointe Isaac, carter
 Robin Lapointe Jos., quarryman
 Robin Lapointe Moise, storekeeper
 Robin Lapointe Paul, quarryman
 Scott John, farmer
 Scott Walter, farmer
 Sévigny Jos., laborer
 Sheehan Pat., quarryman
 Smart George, gardener
 Smeal David, farmer
 Smeal Richard, collector
 Victoria and St Michel tollgate
 Smeal Robert, farmer
 South Wm., farmer
 Steele Thomas, farmer
 Thomas J. Bte., innkeeper
 Trudel Jos., laborer
 Valade Ant., laborer
 Valade Frs. X., laborer
 Vaudry Norbert, farmer
 Verdy Martin, quarryman
 Vermette Frs., carter
 Vermette Paul, wheelwright

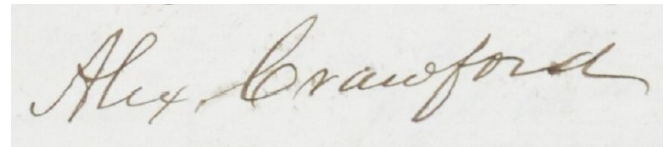
* The post office is at Côte des Neiges.

Les dernières transactions de Crawford à Montréal

Même avec toutes ces possessions à gérer et une famille qui allait bientôt accueillir deux autres enfants, Alexander n'allait pas négliger son investissement au Québec pour autant. En effet, il s'assura à distance de louer d'abord le château et les bâtiments qu'il avait occupés durant douze ans. C'est à Alexander Shannon qu'il les céda dès 1877, puis à Frank Batterbury deux ans plus tard. En 1878, il loua ensuite le jardin principal et deux autres parcelles limitrophes William Dooley, maître jardinier, comprenant l'usage de la seconde maison de pierres et de sa véranda vitrée; Frederick Hamilton les reprit à son tour en 1881. Enfin, il loua séparément ses vignes aux jardiniers Thomas Mc Pherson et George Budds, de 1879 à 1886.

Alexander parapha deux dernières transactions en 1885. En février, il renouvela le bail de Henderson pour l'exploitation de sa terre sans en augmenter le loyer, et ce, pour une durée additionnelle de 5 ans. Puis en mai, il lui fit émettre une procuration (power of attorney) pour qu'il puisse négocier en son nom un prêt de 15 000 \$ pour un terme de deux ans auprès d'un certain Thomas Scott, résident de Saint-Laurent. Pour garantir le prêt, Crawford acceptait d'hypothéquer sa terre et son contenu en faveur du prêteur. Il s'agira de l'unique acte notarié dans lequel il mentionna le numéro cadastral de sa terre, le lot 172 du village incorporé de la Côte-de-la-Visitation.

Nous ne saurons jamais à quelle fin Alexander destinait ce prêt, puisqu'il décéda subitement à la fin septembre de la même année. Mais ce fait est sans importance en comparaison des problèmes juridiques qu'il imposa, bien malgré lui, à sa veuve et à ses enfants en raison des dispositions particulières de son testament. C'est à partir de cet événement que débutera le second volet de cet antépisode qui nous mènera jusqu'à la vente et au lotissement de ce coin de terre qui deviendra... le Village de Rosemont.



Les lecteurs curieux peuvent télécharger toutes les notes relatives à cet article à cette adresse :

<http://bit.ly/ACrawford-Notes>

Sélection de notes :

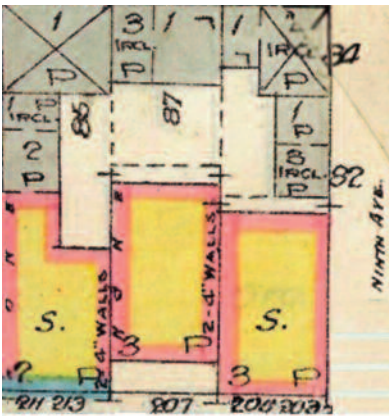
- 1 Atlas of the City and Island of Montreal, Henry W. Hopkins, 1879, planche 103. <http://bit.ly/ACrawford01>
- 3 Tableau compilé par l'auteur à partir de recherches effectuées dans *Ancestry.com* et *FamilySearch.com*. <http://bit.ly/ACrawford02>
- 6 La carte, dressée par Justin Bur, présente les numéros du livre terrier des sulpiciens correspondant au lotissement du Village de Rosemont tel que figurant sur l'atlas cadastral de Pinsonneault de 1907 (lots 973, 974, 975, 976, 978, ainsi qu'une portion du 972, du Domaine Sainte-Marie). <http://bit.ly/ACrawford03>
- 10 La carte présente la terre Dods-Crawford reconstituée par Justin Bur à partir de 4 planches de la série de cartes topographiques *Fortification Surveys* de 1869, dressées par H.S. Sitwell et W.F. Drummond Jervois (planches 2026 1-14, 1-15, 3-2 et 3-3), Bibliothèque et Archives Canada. <http://bit.ly/ACrawford04>
- 14 La légende de la photographie figurant aux archives de la ShRPP (1-8 V-236) indique : « *Famille Léon Lafond photographiée devant le château Crawford, sur la Côte-de-la-Visitation (boulevard Rosemont) et en plein milieu de la future première avenue* ». Léon Lafond acheta le château Crawford à la condition de le démolir, à la demande de la Ville de Montréal, afin de pouvoir ouvrir la rue vers le nord. La démolition est aussi mentionnée par Mme Millette dans *l'Action paroissiale* [de Sainte-Philomène de Rosemont] de 1837, op. cit. <http://bit.ly/ACrawford06>
- 17 François Xavier Lauzon apparaît en effet dans les annuaires Lovell de 1842 à 1894, année de son décès. Sa veuve figure par la suite, autant dans l'annuaire que dans le rôle d'évaluation de la Municipalité de la Côte-de-la-Visitation puis de la Petite-Côte et ce, jusqu'en 1902. Leur fils Zénon, journalier, habita chez sa mère de 1896 à 1898 à tout le moins.
- 37 Extrait de la carte de la ville de Windsor, comté d'Essex, Ontario, publiée par G. Mc Phillips en 1889. <http://bit.ly/ACrawford12>

LE DOCTEUR ANANIE-JOSEPH MILLIER, UN NOTABLE ROSEMONTAIS MÉCONNU

Guy Gaudreau

Membre de la ShRPP et coauteur de liremaville.com

Dès le début du XX^e siècle, Rosemont se développe grâce à l'arrivée de familles ouvrières mais également de notables. La carrière du Dr Ananie-Joseph Millier, largement méconnue, servira d'illustration. Comme on pourra le constater, sa présence ne se manifeste pas seulement dans sa pratique médicale et son implication communautaire, mais également dans plusieurs investissements fonciers.

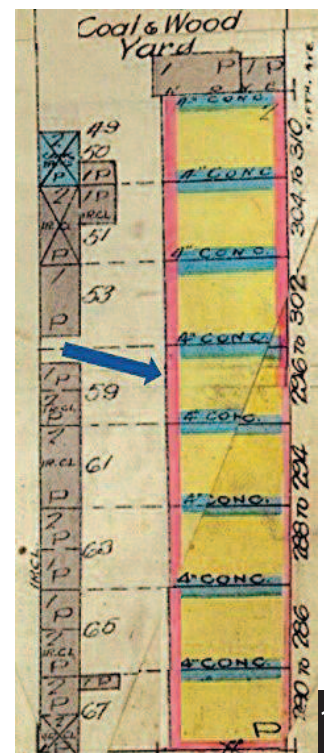


Fils aîné d'un cultivateur de la région de Saint-Hilaire, Ananie-Joseph Millier, frais émoulu de l'École de médecine¹, s'installe à Montréal en 1908, dans un duplex situé au 211 de la rue Masson près de la 9^e Avenue. Il a 29 ans² quand il achète cette maison au coût de 2 400 \$³ et reproduite ici selon le plan d'assurance incendie de 1921⁴. Il aménage ainsi dans le bâtiment de gauche son premier cabinet de travail.

Au recensement de 1911, toujours célibataire, il est le chef d'un ménage qui compte une servante de 58 ans qui y vit avec ses 4 filles. Le revenu annuel qu'il déclare se chiffre à 1 500 \$. Puisqu'il est le seul médecin identifié lors du recensement du Vieux-Rosemont, la clientèle ne devait pas manquer. On ne s'étonne donc pas qu'il acquière d'autres propriétés foncières.

Le rôle des valeurs locatives de 1910 attribue une valeur de loyer annuel de 40 \$ pour le cabinet et de 70 \$ pour sa résidence⁵. Nous nous sommes demandé si la devanture était déjà en pierres comme elle est représentée en 1921 avec cette teinte bleue en façade. Or le même rôle mentionne la présence de briques et non de pierres. Cela dit, on aura remarqué la présence d'une écurie, à l'arrière (identifiée par un X sur le bâtiment gris).

Dès 1909, il achète le lot 674 formant le coin sud-ouest de la rue Masson et de la 6^e Avenue en versant 800 \$⁶. C'est là qu'il s'installera de manière permanente quelques années plus tard (voir page suivante). Puis, en déboursant comptant 1 060 \$, il achète en 1910 un des duplex de la série construite par Raphael Dufresne sur la 5^e Avenue au prix de 2 200 \$⁷. La planche 421 du plan d'assurance incendie de 1921, donne un aperçu de cet ensemble qui existe encore aujourd'hui mais dont les façades ont subi plusieurs rénovations majeures. La sienne, filmée par Google Street View en 2019, présente maintenant de nouvelles briques jaunes pâles.



En 1912, il se fait construire sur le lot 674 deux triplex contigus au coin de la 6^e et de Masson. Briqueté dès sa construction, cet ensemble immobilier a conservé une bonne partie de sa façade originale. On le voit ici en 2012 grâce à Google Street View. L'entrée sur la 6^e Avenue est celle de sa résidence privée qui occupe les 3 étages. Rue Masson, il déménage son cabinet au rez-de-chaussée et y ajoute un service de pharmacie. Les rôles de cette époque l'identifient d'ailleurs comme médecin et pharmacien (M.D, Druggist)⁸. Ce n'est qu'à partir de 1917 que le pharmacien Elphège Ethier lui loue ce local⁹ et qu'il cesse cette activité complémentaire à sa pratique de médecine.



La composante la plus intéressante de cet ensemble est le 3^e étage du bâtiment de la rue Masson. Millier transforme en effet cet espace en salle de réunion et ce, dès 1912. On l'appelle alors la salle Millier. Cet usage ne paraît pas sur l'extrait du plan d'assurance de 1921. On voit plus bas cet ensemble immobilier reproduit avec l'écurie du docteur Millier qui donne sur la ruelle et qui disparaîtra quelques années plus tard¹⁰.

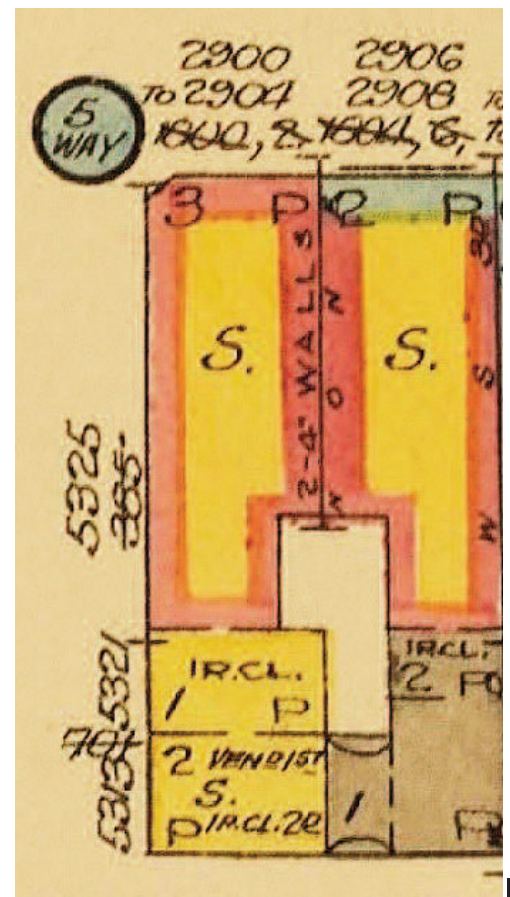
Les journaux rapportent de temps à autre la tenue de certaines réunions. La ligue des propriétaires de Montréal s'y réunit en mars 1918¹¹. Le choix des délégués d'une convention libérale s'y tient l'année suivante¹². Le Cercle Chateaubriand no 333, dont il est membre depuis sa fondation en 1910¹³, loue le local afin de procéder à l'élection de son conseil¹⁴; une location sans doute peu coûteuse puisque Millier est officier du Cercle à titre de médecin-examineur.

Collection ShRPP
Crédit photo : Jean-Sylvain Brochu.*

Millier participe activement à la vie rosemontoise. En 1914, par exemple, il est nommé commissaire d'école avec d'autres notables¹⁵. En 1920, il participe à une assemblée afin de discuter de l'érection d'une nouvelle église¹⁶. Il sera même tenté par la vie politique en se présentant en 1932 à l'échevinage. Il sera cependant défait et perdra même son dépôt en récoltant seulement 905 votes, le gagnant en obtenant 4 463 et le troisième candidat, 2 473¹⁷.

Nous ne savons pas exactement quand il épouse Juliette Langevin. Probablement vers la fin de la guerre. En 1921, le recensement décrit le ménage qui comprend une fille âgée de 2 ans, le seul enfant que le couple aura, si on juge par son testament qui ne mentionne aucun autre enfant comme bénéficiaire¹⁸. On ne connaît malheureusement pas son revenu annuel de cette époque puisqu'il n'a pas été indiqué par l'énumérateur.

Revenons à ses propriétés foncières. En mars 1914, il vend son duplex de la 5^e Avenue¹⁹. Les modalités de la vente nous montrent qu'il a rédigé une promesse de vente en faveur de l'acheteur qui habite déjà un des logements depuis janvier 1913. Le prix fixé est de 2 300 \$, 1 672 \$ sont remis et le reste est versé par l'acheteur à Raphael Dufresne, le créancier hypothécaire qui l'avait construit et qui était le propriétaire précédent.



* L'enseigne était cachée sous la brique au-dessus de la porte d'entrée du bâtiment face à la rue Masson.

Sa première résidence, le duplex de la rue Masson près de la 9^e Avenue, est vendue 12 000 \$ à un quincaillier quinze ans plus tard²⁰. Encore ici une partie de la somme, soit 4 500 \$, va directement à un créancier, 3 000 \$ lui sont remis illico et 4 500 \$ dans 3 ans avec intérêts.

Il conservera jusqu'à sa mort l'ensemble immobilier du coin de la 6^e Avenue et de Masson. Encore en 1950, cette adresse demeure son lieu de résidence dans les annuaires. Il cherchera à rentabiliser cet emplacement stratégique en ajoutant minimalement deux locations, comme on peut le voir sur le plan d'assurance incendie de 1924²¹ alors que deux autres adresses apparaissent sur la 6^e Avenue dans la partie arrière du lot, soit un logement au 5313 et un local commercial au 5321.

En terminant, mentionnons qu'il mettra la main sur d'autres propriétés à l'extérieur du quartier. Ainsi lors d'un jugement en 1951 obtenu par son épouse qui demande la séparation²², elle déclare qu'il touche 10 000 \$ de revenus bruts de loyer par année et qu'il aurait vendu une propriété sur le boulevard Saint-Joseph en 1946 au prix de 22 000 \$.

En conclusion, toutes ces transactions démontrent la variété des assises foncières que pouvait avoir un notable de cette époque.

RÉFÉRENCES

- 1 Il est encore étudiant en médecine en 1905, voir «Saint-Hilaire», *Le Canada français*, 15 avril 1905, p. 8.
- 2 Voir le recensement du Canada, 1901, district 189 (Rouville) sous-district I (Saint-Hilaire), p. 2.
Son premier prénom, peu commun, est le même que celui de son père.
- 3 Acte de vente du 21 septembre 1908 enregistré au district de Hochelaga-Jacques-Cartier sous le no 149236.
- 4 Il s'agit de la planche 444.
- 5 Archives de la ville de Montréal (SAVM), rôle des valeurs locatives du quartier Sainte-Marie, livre 17, p. 10 (VM002-04-053-D012_1910_9A_Sainte-Marie-3.pdf). Notons qu'à l'étage supérieur la valeur du loyer est fixée à 100 \$.
- 6 Acte de vente du 6 octobre 1909 enregistré au district de Hochelaga-Jacques-Cartier sous le no 162671.
- 7 Selon toute vraisemblance il aurait également déboursé une somme supplémentaire non précisée afin compenser un individu qui détenait un droit d'achat prioritaire en vertu d'une promesse de vente. Pour en savoir plus à ce sujet, voir Guy Gaudreau, « Le rôle méconnu des promesses de vente dans le processus d'urbanisation à Montréal : le cas du village de Villeray au tournant du XX^e siècle », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol. 48, p. 10-21.
- 8 SAVM, rôle des valeurs locatives de 1912 du quartier Sainte-Marie, livre 18, p. 4 (VM002-04-055-D013_1912_9B_Sainte-Marie_op-2.pdf), de 1915 du quartier Rosemont, livre 21, p. 5 (VM002-04-058-D031_1915_T_Rosemont_op-2.pdf).
- 9 Lors d'un renouvellement du bail en 1921, Millier exige un paiement de 6 960 \$ devant être versé selon des modalités non définies pour une location de 5 ans, voir le bail du 9 novembre 1921 enregistré au district de Hochelaga-Jacques-Cartier sous le no 431868.
- 10 L'écurie est absente du plan d'assurance incendie de 1924.
- 11 « Assemblée de la ligue des propriétaires », *Le Canada*, 16 mars 1918, p. 9.
- 12 « Mm Beaudry et Bullock dans Verchères et Shefford », *Le Canada*, 9 juin 1919, p. 7.
- 13 « Alliance Nationale », *Le Devoir*, 2 juillet 1910, p. 5.
- 14 « L'Alliance Nationale », *Le Devoir*, 13 janvier 1913, p. 3.
- 15 Voir la *Gazette officielle du Québec*, 8 août 1914, p. 1928.
- 16 « Nouvelle église à Rosemont », *Le Canada*, 8 avril 1920, p. 2.
- 17 « La majorité de M. Rinfret... », *Le Devoir*, 6 avril 1932, p. 3.
- 18 Testament d'Ananie-Joseph Millier du 14 septembre 1957 enregistré au district de Montréal sous le no 1335871.
- 19 Acte de vente du 28 mars 1914 enregistré au district de Hochelaga-Jacques-Cartier sous le no 270128.
- 20 Acte de vente du 17 août 1929 enregistré au district de Montréal sous le no 221449.
- 21 Voir la planche 444.
- 22 Requête pour pension provisoire du 11 octobre 1951, enregistrée au district de Montréal sous le no 921631.

Cette page de La Presse de 1913 ouvre la deuxième partie du Bulletin sur le Parc Champlain.

LA FORTUNE VIENDRA, IL VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS

LES TERRAINS DU

PARC CHAMPLAIN



Propriété construite sur Lavelle, près de la rue Beaudry, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)



Propriété construite sur la rue Beaudry, près de la rue Lavelle, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)



Propriété construite sur St-Armand, près des Linteaux, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)

La Fortune Viendra en Dormant
Si vous faites un
Bon Placement.

IL VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS
 LES TERRAINS DU
---PARC---
CHAMPLAIN

ont les seuls biens offerts aujourd'hui à bas prix, offerts en vente à 50% en moins.

Vous pouvez juger vous-même par les photographies que nous reproduisons de l'avancement et du progrès de cette belle propriété.

Ces terrains sont les plus élevés, à l'exception du Mont-Royal, l'opposé de Montréal.



Photographie du boulevard Beaudry, le jour que nous vous le mettrons au service de 10 minutes et circule en face de la propriété du Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)

Les chers du Boulevard Pie Neuf circulent en face de la propriété.

C'est certainement, et nous en sommes certains, l'occasion unique, une occasion unique qui vous est offerte de faire un bon placement en dormant et peu de risques.

Alors, n'hésitez pas un seul instant. Achetez.

Le proverbe dit : Cherchez vous trouverez.

Mais en achetant au **PARC CHAMPLAIN** le trouble de chercher est évité. Téléphonez, nous serons toujours à votre disposition. Nos automobiles vous conduiront sur le terrain, nous ne voulons pas vous vendre sans que vous voyez vous-même ce que vous achetez.

Notre représentation sera tous les jours sur le terrain, de 1 heure pm. à 4 heures pm. et le dimanche de 9 heures am. à 5 pm.

Prenez les chers de la rue Ontario transférez au Boulevard Pie Neuf et vous débarrassez sur la propriété rue Boul. Beaudry et Boul. Pie Neuf.



Propriété construite (côté de la rue) sur le Boulevard Beaudry, près des Linteaux, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)



Propriété construite sur la rue Beaudry et du boulevard Beaudry, au coin de la rue Lavelle, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)



Propriété en construction sur St-Armand, près des Linteaux, Parc Champlain. (Pho. L. B. Paré, 117 Mont-Royal Est, sans apprêt.)

PETIT & PETIT | TEL. ST LOUIS
 -----3968-----
 743 MONT-ROYAL EST

Je désirerais connaître les prix et conditions de paiement des terrains du Parc Champlain.

NOM

ADRESSE

LE PARC CHAMPLAIN

UN GRAND PROJET IMMOBILIER

Justin Bur

Membre de la ShRPP et de Mémoire du Mile End

Le Parc Champlain était un projet immobilier lancé en 1909 pour les terres du côté nord du boulevard Rosemont, s'étendant sur les neuf rues à l'est du boulevard Pie-IX. Son promoteur n'était nul autre que le concepteur du boulevard Pie-IX, Marius Dufresne, un des notables de la ville voisine de Maisonneuve...

Le Parc Champlain était le nom d'un grand projet immobilier du côté nord du boulevard Rosemont, juste à l'est du boulevard Pie-IX. À l'époque de sa conception en 1909, les promoteurs appelaient souvent leurs nouveaux lotissements par un nom commençant par « Parc ». Cela n'impliquait en rien l'aménagement réel ou promis d'un parc public à des fins récréatives, bien au contraire! Les parcs publics étaient souvent créés dans les espaces résiduels qu'on n'arrivait pas à vendre pour la construction de maisons.



La raison d'être du Parc Champlain était le boulevard Pie-IX, un projet de prestige piloté par la ville de Maisonneuve, voisine de Rosemont en direction du fleuve. Surtout dans la dernière décennie avant son annexion par Montréal en 1918, Maisonneuve était le théâtre de plusieurs projets d'urbanisme de prestige. Si Ville Saint-Louis (le Mile End) avait créé en 1906 le boulevard Saint-Joseph, le premier boulevard parisien de la banlieue montréalaise, alors Maisonneuve devait avoir le sien en 1907 : Pie-IX. Mieux encore, Maisonneuve allait prolonger cette voie sur toute la largeur de l'île de Montréal, grâce à des pouvoirs reçus de la législature québécoise en décembre 1912.

Est-il donc surprenant que le concepteur du boulevard Pie-IX, Marius Dufresne, choisisse de jouer à la spéculation immobilière à proximité de son boulevard ? Le 7 juillet 1909, la Prudent Realty & Construction Co., Ltd. (Marius Dufresne, président) acquiert les lots 191 et 192 du cadastre de la Côte-de-la-Visitation. Il s'agit d'une terre de 10 arpents (585 m) de large par plus ou moins 21 arpents (1 200 m) de profondeur; aujourd'hui, ses délimitations seraient le boulevard Rosemont, la 23^e Avenue, la limite nord de Rosemont (juste au nord de Bélanger) et la 31^e Avenue.

Un plan de lotissement contenant environ 2 200 lots est aussitôt dressé par Marius Dufresne, arpenteur et géomètre, en date du 6 novembre 1909. Le lieu est lointain (loin de Maisonneuve, loin de la partie habitée de Rosemont) et désert, mais – heureuse coïncidence – le tramway est

sur le point de circuler sur Pie-IX (jusqu'au boulevard Rosemont). À partir de juin 1910, l'espace fait officiellement partie de la ville de Montréal grâce à l'annexion finale du village de Rosemont. La publicité pour le nouveau lotissement commence dans les journaux six semaines avant la signature sur l'acte de vente, et elle continue de paraître (parmi les nombreuses autres publicités pour les projets immobiliers concurrents) pendant au moins quatre ans.

Le nom de la compagnie de Dufresne, Prudent Realty, était mal choisi : le Parc Champlain n'était pas une affaire prudente pour son époque. Mais c'était la période folle de la ville de Maisonneuve où rien ne freinait l'enthousiasme de ses promoteurs. Pourtant, d'autres lotissements moins éloignés ne se vendaient déjà pas bien. Il fallait un plan de sauvetage... si, par exemple, on agrandissait le parc Maisonneuve, initialement de taille modeste, pour en faire un attrait majeur de l'île de Montréal ? La municipalité devait alors acheter ces terrains invendables. En 1912, Oscar Dufresne, frère de Marius et conseiller municipal, met sur pied la Commission du parc Maisonneuve dans ce but précis. Le résultat (aggravé, il faut l'admettre, par le déclenchement de la Première Guerre mondiale) sera une dette municipale insoutenable et l'intervention du gouvernement du Québec, qui force l'annexion de Maisonneuve par Montréal en 1918. Des décennies plus tard, le Jardin botanique, le Parc olympique et les grands musées de nature seront érigés, justifiant en quelque sorte la vision d'Oscar Dufresne.

Mais tout cela ne fait rien pour le Parc Champlain, situé au-delà du territoire du parc Maisonneuve. Un petit quartier naît quand même pendant les années 1910, entre Rosemont et Beaubien et entre la 23^e et la 26^e Avenue. Il ne faut surtout pas avoir des soucis pour Marius Dufresne, qui a pu construire rue Sherbrooke à côté de son boulevard, entre 1915 et 1918, un magnifique château composé de deux logements jumelés pour lui-même et son frère, devenu depuis 1999 le musée du Château Dufresne.

Une grande partie (la sixième de la superficie totale) du lotissement Parc Champlain à l'est de la 26^e Avenue et au sud de Beaubien, ne trouvant pas preneur, est assemblée par Joseph Rhéaume, fondateur de la Canadian Quarries Ltd. (et l'un des bénéficiaires du parc Maisonneuve), en plusieurs transactions entre 1910 et 1913. Il annule le lotissement et y exploite une carrière. Après son décès, la terre sera vendue, et c'est seulement à partir de 1954 qu'un nouveau projet immobilier y verra le jour. Par ailleurs, de nombreux lots à travers le lotissement, surtout au nord de Beaubien, sont saisis pour non-paiement de taxes municipales et acquis aux enchères par la Ville de Montréal entre 1918 et 1943. Ces lots (environ 200) sont revendus au gouvernement fédéral en 1947 pour des maisons de style Wartime Housing construites par la nouvelle Société centrale d'hypothèques et de logement.

Une nouvelle paroisse est érigée dans le Parc Champlain le 15 juillet 1925 sous le nom de Saint-Jean-Baptiste-Marie-Vianney; le nom sera raccourci en 1967 pour Saint-Jean-Vianney. L'église est située rue Beaubien entre les 25^e et 26^e avenues. (Les limites de la paroisse englobent également le lotissement de 1950 entre les 31^e et 35^e avenues au nord du parc de la Louisiane, un quartier dont le maître d'œuvre était la Ville de Montréal.) L'église d'origine est devenue trop petite au début des années 1960 ; on comprend que le secteur a surtout pris son envol après 1945. Entre 1962 et 1964, une nouvelle église moderne est construite selon les plans du grand architecte québécois Roger D'Astous et de son associé Jean-Paul Pothier. Cette église est un joyau du patrimoine moderne, classée A (incontournable) dans la région de Montréal par le Conseil du patrimoine religieux du Québec.

POUR EN SAVOIR PLUS

[Registre foncier du Québec](#) – Côte de la Visitation, lots 191 et 192; on y trouve le plan de lotissement original de Marius Dufresne, d'autres plans de « redivision » et plusieurs actes de vente.

Journaux sur [BANQ numérique](#) : La Presse, Le Devoir entre 1909 et 1913.

Paul-André Linteau, Maisonneuve : comment des promoteurs fabriquent une ville, Boréal, 1981 – surtout le chapitre 8, discussion du parc Maisonneuve à la page 212 et du boulevard Pie-IX à la page 216. Linteau cite aussi un [pamphlet de 1919](#) d'un certain Rodrigue Langlois sur le Scandale du parc de Maisonneuve.

Le plan d'assurance de 1917 (planches 1141 et 1161) montre à quel point Marius Dufresne a réussi à vendre ses lots. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2246755>

L'église Saint-Jean-Vianney est documentée au [Répertoire du patrimoine culturel du Québec](#) et dans l'[Inventaire des lieux de culte du Québec](#).

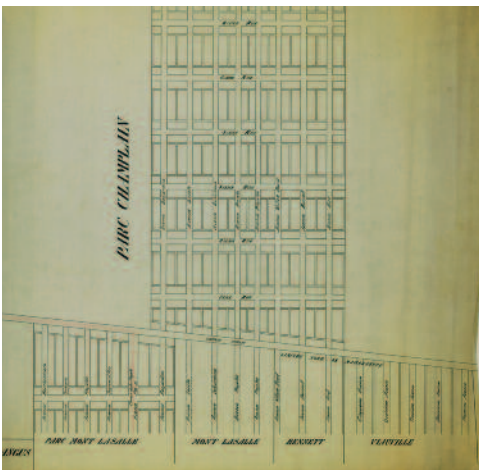
BREF REGARD SUR LA PAROISSE SAINT-JEAN-VIANNEY

Christiane Gouin

Membre de la ShRPP

Voici un aperçu des débuts de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-Marie-Vianney (qui comprenait le secteur Parc Champlain), aujourd'hui Saint-Jean-Vianney. Le projet de lotissement du Parc Champlain ne connaît peut-être pas le succès escompté, malgré toutes les promesses faites par ses promoteurs immobiliers : lieu champêtre, sans usine polluante, etc. L'endroit trouve malgré tout preneur, mais sa population, qui compte de nombreuses familles ouvrières, doit s'investir pour réussir à obtenir les services qu'elle est en droit de recevoir.

De Parc Champlain à la paroisse Saint-Jean-Vianney



Projet initial du Parc Champlain, BAnQ.
[Cliquer pour agrandir](#)



Plan cadastral Goad 1914 du Parc Champlain.
[Cliquer pour voir les terrains occupés marqués de jaune.](#)

Dans la première moitié du siècle dernier, le territoire du Parc Champlain et de la paroisse Saint-Jean-Vianney est principalement peuplé par des Canadiens français catholiques. En 1925, on dénombre 251 familles canadiennes-françaises catholiques. En 1950, lors du 25^e anniversaire de la paroisse, on compte 600 familles canadiennes-françaises catholiques et 147 familles anglaises et protestantes. On est fier de la presque homogénéité de l'origine de ses habitants. Dans ces familles, les ouvriers sont bien représentés, mais c'est un groupe plus mobile qui dépend de l'accessibilité et de la proximité de leur emploi.

Avant 1925, lors de la création officielle de la paroisse, le territoire est désorganisé. Tous les enfants ne peuvent aller à l'école dans le quartier. Sur le plan religieux, le territoire relève de la paroisse catholique Saint-François-Solano (1912). Aller à la messe est un périple, l'église de Saint-François-Solano étant sur Dandurand, près de la 16^e Avenue. Pendant une longue période, les ministres du culte de Saint-François-Solano viendront célébrer la messe dans le sous-sol de l'école Saint-Joseph.

C'est le 15 juillet 1925 qu'est fondée la paroisse Saint-Jean-Baptiste-Marie-Vianney, dédiée au saint curé d'Ars. Son territoire est plus vaste que le secteur dénommé Parc Champlain : il s'étend des rues Pie-IX à L'Assomption et de Bélanger à Rosemont. La paroisse est scindée en 1944 par la nouvelle paroisse de Notre-Dame-du-Foyer au sud-est du territoire (près de Cité-Jardin) et par la création en 1956 de la paroisse Saint-Bonaventure pour la partie nord-est.

Le premier curé sera J. Ernest Bernier. Il entre en fonction un peu avant la construction de la première église et du presbytère. En 1926, le presbytère est terminé et la chapelle peut accueillir ses fidèles. On terminera la construction complète de celle-ci en 1931.

En 1964, l'église est jugée trop petite, et on en construit une nouvelle au même endroit. Celle-ci est d'une architecture particulière, elle intègre l'ancien presbytère à un ensemble moderne. Elle fait l'objet de plusieurs mentions d'intérêt patrimonial. En 1967, on écourte le nom de la paroisse en Saint-Jean-Vianney.

Les écoles

C'est en 1915 qu'une première mention est faite dans le Lovell d'une école publique sur la 24^e Avenue. Une institutrice, Mlle Caron, y fait la classe, probablement dans une maison privée. C'est aussi en 1915 que la commission scolaire construit une école sur la 25^e avenue, un peu en haut de la rue Beaubien. Celle-ci possède quatre classes et une salle de récréation au sous-sol (qui servira à ses heures de lieu de culte).

Les Petites Sœurs Franciscaines de Marie de Baie-Saint-Paul y assureront l'enseignement à partir de 1918. Elles viennent tous les jours de Saint-François-Solano jusqu'en 1926, où elles s'installent en permanence au Parc Champlain, au 6578, 26^e Avenue. Comme cette nouvelle école ne suffit pas, de nombreux citoyens demandent de nouvelles classes. En 1927, six classes sont ouvertes dans des locaux temporaires, et des élèves doivent aller dans des écoles d'autres quartiers. Ce n'est qu'en 1932 qu'on ajoutera un deuxième étage à cette école.



Première église St-Jean-Vianney, 6421, 25^e Avenue.



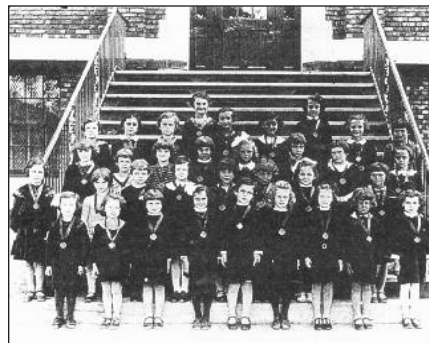
Intérieur de l'église en 1950.
[Cliquer pour agrandir.](#)



Extrait de la vue aérienne présentant le cœur de la paroisse Saint-Jean-Vianney. (BAnQ_V13-44-1947, extrait).
[Cliquer pour agrandir.](#)



Le curé J. E. Bernier avec les Petites sœurs franciscaines de Baie-Saint-Paul devant l'École Marie-Rollet en 1949.
[Cliquer pour agrandir.](#)



La photo des fillettes, prise en 1936, contient la légende suivante : Écolières de 2^e année de l'école St-Jean-Vianney en 1936. On pourrait croire, compte tenu de l'escalier, qu'il s'agit en fait de l'école Marie-Rollet sur la 25^e Avenue.
[Cliquer pour agrandir.](#)



École Marie-Rollet actuelle, 6405, 30^e Avenue.



Ancienne école Saint-Jean-Vianney, aujourd'hui école alternative Rose-des-Vents.



École Saint-Jean-Vianney (1955), 6433 - 6455, 27^e Avenue.

L'école, nommée officiellement Saint-Joseph, gardera longtemps son appellation de Parc Champlain. Elle sera renommée Saint-Jean-Vianney de 1925 jusqu'en 1931, année où elle prendra le nom de Marie-Rollet, pour laisser l'appellation de Saint-Jean-Vianney à la nouvelle école pour garçons construite sur Beaubien.

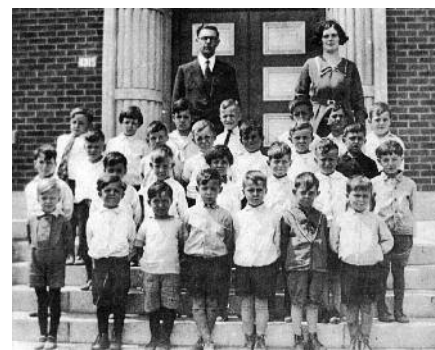
Nous n'avons pas trouvé l'année de la destruction de la première école Marie-Rollet. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui celui des Habitations à loyer modique Marie-Rollet (1985). Une nouvelle école Marie-Rollet se situe sur la 30^e Avenue, nous n'avons pas l'année de sa construction.

En même temps que l'on agrandit l'école Saint-Joseph, on construit sur Beaubien dans le même îlot une autre école de douze classes, qui ouvre en septembre 1930, l'école Octave-Crémazie. En 1931, elle prend le nom de Saint-Jean-Vianney : 338 élèves la fréquentent. Prévues pour être l'école des garçons, elle sera mixte pendant une longue période. L'enseignement est donné par des instituteurs et institutrices.

Dans les années 50, l'école est surpeuplée. Une nouvelle école Saint-Jean-Vianney est construite en 1955 sur la 27^e Avenue.

Heureusement, l'ancienne école Saint-Jean-Vianney est toujours présente dans le paysage de Saint-Jean-Vianney. Elle accueille aujourd'hui une des toutes premières écoles alternatives de la CECM, l'école alternative Rose-des-Vents. Cette école, fondée vers 1990, partage pendant un temps les locaux de l'école Sainte-Bibiane sur la 13^e Avenue (ancienne école Drummond), puis est relocalisée lorsque le bâtiment est déclaré contaminé.

Aujourd'hui, les citoyens de ce territoire bénéficient de trois écoles élémentaires francophones et d'une école secondaire anglophone. En effet, mentionnons la présence d'une école secondaire de la Commission scolaire English Montreal sur le territoire, le Vincent Massey Collegiate, construite en 1959 au 5925, 27^e Avenue.



Cours préparatoire 1931, École Saint-Jean-Vianney.

[Cliquer pour agrandir.](#)



HLM Marie-Rollet (1985) au 6556, 26^e Avenue. Il s'étend jusqu'à la 25^e Avenue à l'emplacement de l'ancienne école Marie-Rollet.

Revendications des citoyens

Les habitants du Parc Champlain doivent se mobiliser pour obtenir des services de base dans leur quartier. Ils comptent d'abord sur un Cercle ouvrier catholique (situé au 6236, 26^e Avenue) particulièrement actif. Ses membres sont de toutes les revendications, que ce soit pour demander à la ville un éclairage extérieur adéquat et des trottoirs, à la Commission scolaire du district Est davantage de classes, au Conseil des syndicats nationaux de les appuyer dans leurs demandes pour l'érection d'une église et l'augmentation du nombre de classes, et même au maire de Montréal pour que les tramways Pie-IX et Mont-Royal se rendent jusqu'à la 26^e Avenue.

Le Parc Champlain est peuplé en majorité d'ouvriers qui jouissent d'un endroit sain pour vivre, même s'ils sont éloignés de leur lieu de travail et des écoles.



Quelques membres du cercle ouvrier catholique de la paroisse Saint-Jean-Baptiste Marie-Vianney, parc Champlain, qui sont allés cet avant-midi, en délégation auprès du maire et de M. J.-F. Saint-Cyr, président de la Commission des tramways, pour lui demander certaines améliorations au sujet du service de tramways actuel.

Au premier rang et de gauche à droite : MM. A. Damien, A. Alarie, l'abbé J.-Ernest Bernier, curé de la paroisse; Edmond Godin, Joseph Gadoury. On remarque également dans le même groupe : MM. Louis Alary, secrétaire-correspondant du cercle; J. B. Delisle, Émile Pelletier, J.-A. Collard, Napoléon Fortin, E. Thomas, A. Lamy, Charles Alarie, Henri Houle et J.-P. Morency. (Cliché La Presse).

Source : La Presse_1927-10-14_délégation_Tramway_Parc Champlain_p14.



Exemple des maisons des vétérans construites en 1949.

Ils critiquent tout de même, en 1929, l'odeur du dépotoir (coin Pie-IX et Rosemont). En effet, l'ancienne carrière qui sert de dépotoir aux ordures ménagères laisse échapper des émanations déplaisantes. Les ouvriers habitant les logements font pression sur leur propriétaire, en affirmant qu'ils quitteront le quartier si la situation n'est pas réglée. En 1953, rien n'ayant changé, les comités de citoyens de Saint-Jean-Vianney et de Notre-Dame-du-foyer demandent à la ville de cesser d'utiliser cet endroit comme dépotoir et que l'ancienne carrière soit remplie de terre et non d'ordures ménagères.

On montera également aux barricades en 1946 pour qu'un projet d'aéroport dans l'est épargne le territoire de la paroisse.

La grogne se manifestera encore lors du projet de construction des maisons des vétérans (1947), les Wartime Housing. Premièrement, les gens veulent que ces maisons soient de meilleure qualité (briques, cave en ciment et chauffage central) ce qu'ils obtiennent. Deuxièmement, ils souhaitent que l'on réserve 70 % des maisons aux vétérans canadiens-français, le plus possible provenant de Rosemont, pour respecter la proportion de cette population dans la paroisse.

Nous reviendrons sur cette question dans un prochain bulletin.



Caserne de pompier no 50.
[Cliquer pour consulter la fiche.](#)



Ancienne caisse populaire maintenant SAQ au 4390, rue Beaubien.
[Consulter l'alerte.](#)



L'église actuelle, dont l'architecture intègre le presbytère.
[Cliquer pour consulter la fiche.](#)

Bâtiments d'intérêt patrimonial dans Saint-Jean-Vianney

Ce secteur de Rosemont-La Petite-Patrie contient au moins trois bâtiments qui font l'objet de mention d'intérêt patrimonial : l'église, l'école Rose-des-Vents et la caserne de pompier no 50.

On peut y ajouter l'ancienne caisse populaire, maintenant une SAQ, comme bâtiment qu'il serait intéressant de conserver. La nouvelle église et cette caisse populaire construites dans les années 1960 possèdent une unité architecturale, œuvre de l'architecte Roger D'Astous.

Quant à la caisse populaire, on retrouve sur le site Memento d'Héritage Montréal une alerte de Valérie Wagner visant à préserver cet édifice. Elle mentionne que la caisse populaire fait partie d'un ensemble d'intérêt patrimonial constitué de l'école et de l'église et qu'en plus, la caisse populaire tout comme l'église est recouverte des tuiles de Jordi Bonet, ce qui en fait plus qu'une œuvre architecturale, mais également une œuvre artistique dont on doit garder mémoire.

Voici ce que dit le site imtl.org (Images Montréal) sur l'église :

« L'église de Saint-Jean Vianney est construite sur le style le plus éclaté de la ville. Le chemin de croix de l'église est l'œuvre du sculpteur Jordi Bonet et le vitrail a été fait par le vitrier français Gabriel Loire. Une grande tapisserie réalisée par Micheline Beauchemin orne aussi l'intérieur de l'église. »

Ces quelques notes sur la paroisse Saint-Jean-Vianney seront, nous l'espérons, les prémices à d'autres recherches sur ce coin de l'arrondissement.

POUR EN SAVOIR PLUS

Les photos, sauf exception, proviennent de la collection ShRPP.
 Crédit pour les photos récentes : Marcel Cadieux.

Les informations proviennent principalement d'une revue de presse faite dans les journaux numériques offerts par la BANQ.

Programme souvenir du vingt-cinquième anniversaire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-Marie-Vianney, Rosemont : 1925-1950.

Site WEB Imtl (Images Montréal) : commentaire sur l'église Saint-Jean-Vianney.

Site WEB Héritage Montréal – Memento : Alerte ancienne Caisse populaire Saint-Jean-Vianney.

Répertoire des propriétés municipales d'intérêt patrimoniale (Ville de Montréal).

L'ÉNIGMATIQUE MAISON DE FERME DE LA 23^E AVENUE

Louis Delagrave*
Membre de la ShRPP

Sur la 23^e Avenue, dans l'ancien Parc Champlain, une demeure pose une énigme. Une enquête s'imposait.



Photo ShRPP.

Sur la 23^e Avenue, juste au nord de la rue de Bellechasse, une résidence se distingue de ses voisines. Comme un vestige d'une autre époque planté dans un tissu serré de maisons de ville, de duplex et d'unifamiliales : toit en mansarde à deux versants recouverts de feuilles de tôle, galerie couverte sur toute la façade, brique dans divers tons de rouge couvrant presque toute la maison. Bref, la fière allure d'une maison de ferme du 19^e siècle trônant jadis au milieu de pâturages. On imagine encore aisément l'odeur du foin, de l'écurie, le bruit de la charrette allant et venant pour se rendre « en ville » par le chemin de la Côte-de-la-Visitation non loin.

Voici donc l'occasion d'un retour dans le temps et d'une fouille dans les archives.

D'abord, une simple vérification dans le rôle d'évaluation foncière de la Ville de Montréal révèle que, dans ce bâtiment comprenant en fait deux maisons jumelées, la maison nord (le 6211) daterait de 1922¹ tandis qu'étrangement celle au sud (le 6209) est estimée de 1890. Dans ce dernier cas, on précise qu'il s'agit d'une estimation, mais si c'est exact, cette maison serait alors l'une des plus vieilles maisons de l'arrondissement !²

Le bâtiment semble bel et bien avoir de l'âge. Beaucoup plus à tout le moins que ses voisins, dont plusieurs sont datés de 1910. La maison ne porte manifestement pas les caractéristiques architecturales des constructions résidentielles des années 1910-1920. Ce type de maison à mansarde, version populaire de l'architecture de style Second Empire, était en vogue de 1850 à 1920 au Québec. Une analyse des matériaux de la maison permettrait peut-être d'évaluer la vraisemblance de la date de construction.

Sur la piste de la maison Charlebois

Poursuivons notre enquête...

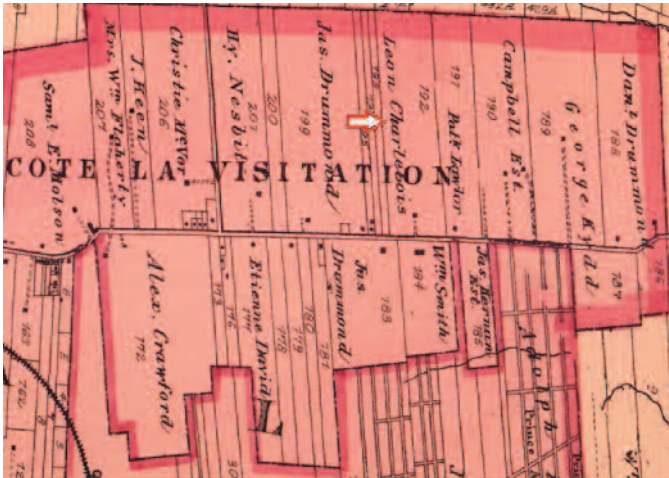
Déjà, en 1879, une « carte des villages et des terres », de H.W. Hopkins, représente bien un bâtiment sur la terre de Léon Charlebois, sur laquelle se situe maintenant celui de la 23^e Avenue, selon les relevés. Serait-ce celui-là?

Rappelons qu'à l'époque, de grandes terres divisent encore la majeure partie de l'île de Montréal, réminiscences de concessions autrefois octroyées par les Sulpiciens, seigneurs de l'île de Montréal. En 1854, le régime seigneurial est aboli et les propriétaires de lots peuvent racheter les droits, pour s'affranchir des rentes qui étaient en principe dues au seigneur. Le registre foncier du Québec indique que c'est en 1874 que le lot 192, soit celui de Léon Charlebois, du village nouvellement incorporé (1870) de Côte-de-la-visitation, devient détenu en « franc alleu roturier » (libre de redevances seigneuriales) à la suite de la signature d'un acte de « commutation ». Le lot mesure six arpents de large et 21 arpents de profondeur, soit 350 mètres sur 1 200 mètres.

* Merci à Marie Brisebois et Normand Guilbault pour leurs commentaires.

Le Registre foncier du Québec indique que la famille Charlebois s'est départie de la terre en 1874 pour la récupérer en 1880 et la revendre au médecin Craik³ en 1884, avec maison, granges et écuries, précise-t-on encore dans l'acte de vente. Vers 1907, l'atlas de la Ville de Montréal, de A. R. Pinsoneault, illustre toujours la présence d'une maison sur le lot 192.

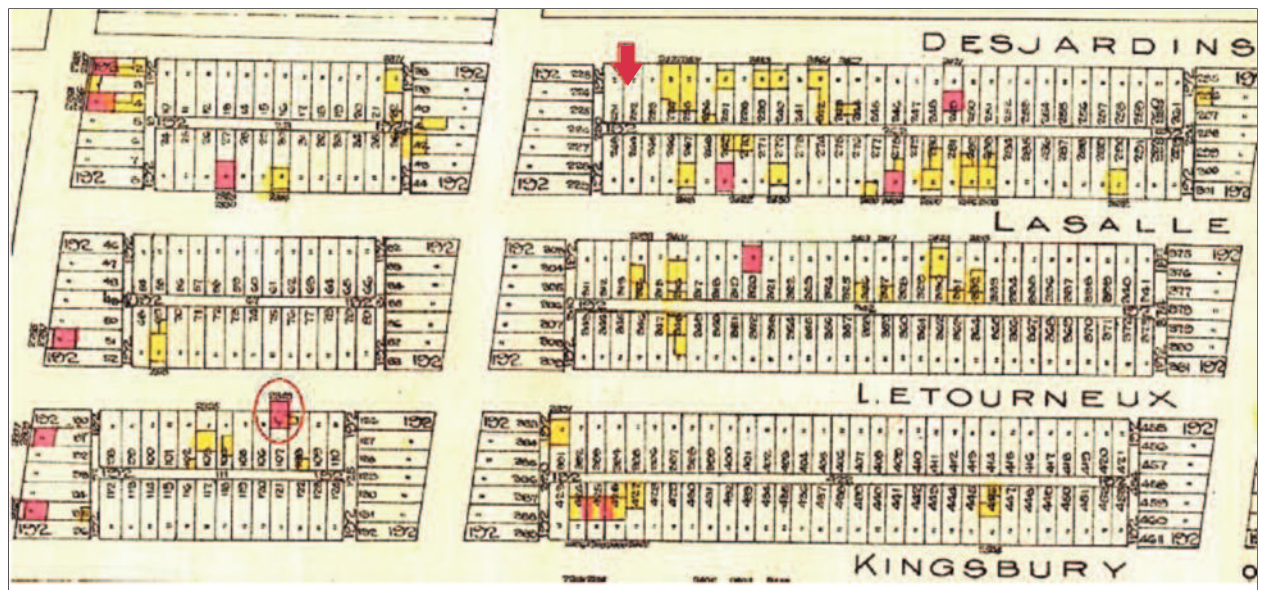
En 1909, Madame Elizabeth Symmers, héritière de Craik, vend la terre, avec les bâtiments, à la Prudent Realty and Construction Company Limited, représentée par son président, qui n'est alors nul autre que l'ingénieur Marius Dufresne. Une carte de Chas. E. Goad, de 1912-1914, montre que la Prudent Realty n'a pas tardé à faire le lotissement du terrain, pour sa revente en plusieurs lots. Déception : la carte montre que les lots 192-231 et 192-232 sont vacants, ceux-là mêmes où se situe aujourd'hui notre bâtiment énigmatique et où on se serait réjoui de trouver la maison Charlebois...



Extrait de l'Atlas of the city and island of Montreal, 1879. H.-W. Hopkins

Quelques années plus tard, en 1917, la Prudent Realty revendra une partie de la terre à Jean-Baptiste Péloquin, agent d'immeubles, mais cette fois-ci morcelée en différents lots situés au « Parc Champlain » (voir l'article du Bulletin à ce sujet), lots de 25 pieds de façade sur 82 pieds de profond, dont les deux sur lesquels est construite notre maison, vraisemblablement encore vacants.

Une obligation sur une maison en bois et briques à deux étages est toutefois prise au début de 1923 sur le lot sud, ainsi qu'une autre obligation sur le lot nord. Nos deux maisons dateraient donc d'au moins 1922, mais ne pourraient pas avoir été érigées avant 1917.



Extrait de l'Atlas of the City of Montreal and vicinity, Montréal [etc.], Chas. E. Goad Co., 4 vol., 1912-1914.

La flèche indique les lots 192-231 et 192-232, alors vacants, où se situe maintenant notre bâtiment énigmatique, sur la rue Desjardins (renommée 23^e Avenue), près de la rue de Bellechasse. Le cercle indique l'endroit où se situait vraisemblablement la maison Charlebois.

En fait, tout indique que la maison Charlebois se situait un peu plus à l'est, sans doute sur le lot 192-107, car on note sur la carte de Goad qu'il s'y trouve un bâtiment qui empiète curieusement sur la 25^e Avenue (alors rue Letourneux), comme s'il avait été construit bien avant le traçage des rues.

Il semble donc clair que la maison Charlebois n'était pas à l'origine sur les lots 192-231 et 192-232.

Une photo intrigante

Vu sa situation probable, la maison Charlebois pourrait d'ailleurs bien être celle illustrée sur une photo de La Presse du 12 avril 1913. Dans une page publicitaire consacrée au Parc Champlain, apparaît en effet une maison « éloignée de la rue, sur le Boulevard Rosemont, près de Létourneux (sic), Parc Champlain ». Malgré la mauvaise qualité de la reproduction photographique, il s'agit à l'évidence d'une maison de ferme, entourée de quelques bâtiments, qui a toutes les chances d'être la maison Charlebois.

On ne peut toutefois s'empêcher de constater que son architecture a une étrange similitude avec notre maison de la 23^e Avenue !



Propriété construite éloignée de la rue, sur le Boulevard Rosemont, près de la rue Létourneux, Parc Champlain. La Presse, 12 avril 1913, p. 35. Source : BAnQ.

Un bâtiment déménagé ?

Et si le bâtiment de la 23^e Avenue était le résultat d'un déménagement, comme croit le savoir l'un des propriétaires actuels ? De la maison Charlebois ?

Voyons voir.

Un déménagement expliquerait à tout le moins que l'âge du bâtiment puisse être antérieur à son installation sur nos deux lots. La maison du 19^e siècle aurait pu être déménagée sur le site, ou y être reconstruite, et divisée en deux. Le déménagement aurait eu lieu entre 1917 et 1923 puisqu'aucune maison n'était sur le site en 1912-1914, si on en croit l'atlas de Goad, ni en 1917 lors de la vente des lots subdivisés, mais que les lots comprenaient deux moitiés de maison en 1923.

Toutefois, un... petit détail achoppe : la maison Charlebois aurait subsisté encore sur la 25^e Avenue (Létourneux) au moins jusqu'en 1930, si on en croit le registre foncier. Elle n'aurait disparu que plus tard, pour faire place à un immeuble à logements. Sauf bien sûr si le déménagement se produit après 1930, remplaçant une première maison existante sur nos deux lots. Une *long shot*, dirait Claude Ruel...

Déménagement d'une autre maison alors ? Les maisons à mansarde étaient populaires à l'époque et il est possible qu'une autre d'entre elles se soit trouvée plus près, sur une terre à l'ouest par exemple.

Une enquête à poursuivre !

1. Ou encore s'agit-il de l'année de sa subdivision ou de la mise en place de son parement d'aluminium ?
2. Les plus vieilles maisons connues sont la maison Longpré (1822), sur la 38^e Avenue, et la maison Antoine-Lafond (entre 1870 et 1880 environ), sur le boulevard Rosemont.
3. Au début du 20^e siècle, la 28^e Avenue s'est déjà appelée rue Craik, alors que la 23^e s'appelait Desjardins, en prolongement de l'avenue Desjardins qui subsiste toujours dans Mercier-Hochelaga-Maisonneuve.
4. D'après l'annuaire municipal Lovell, les Charlebois n'auraient toutefois jamais habité à Côte-de-la-Visitation, contrairement à d'autres propriétaires comme les Drummond, Nesbitt, David, Lafond, etc.
5. Ce dernier et son frère Oscar joueront un rôle important dans le développement de la ville de Maisonneuve (annexée à Montréal en 1918), dont une pointe allait jusqu'à toucher le boulevard Rosemont d'après la carte de 1912-1914.

Que sont-ils devenus ?

Voici ce que sont devenus deux des six immeubles apparus sur la page publicitaire de La Presse du 12 avril 1913, portant sur le Parc Champlain.

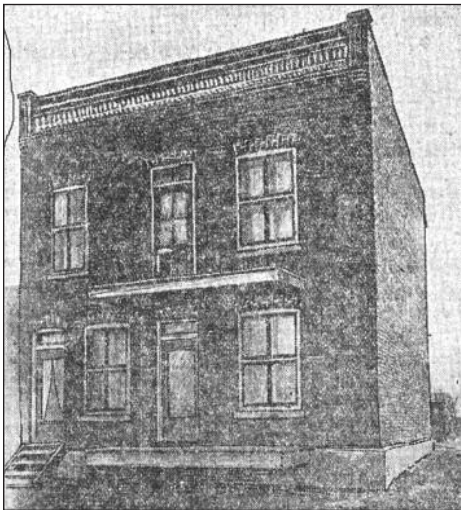
Les deux immeubles ont été construits en 1910.

L'un, sur la rue Saint-Zotique, compte toujours deux logements. L'autre, sur le boulevard Rosemont, abrite toujours un commerce : autrefois une boucherie, aujourd'hui un restaurant.



La Presse, 12 avril 1913, p. 35. Source : BAnQ.

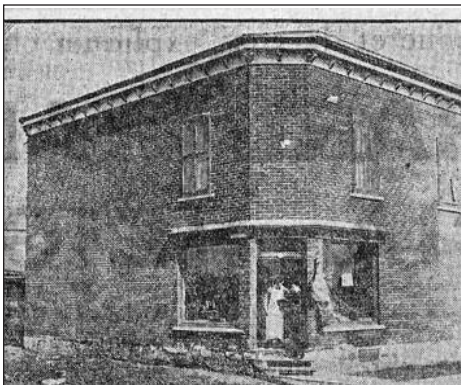
Le 4308, rue Saint-Zotique
en 1913



Le 4308, rue Saint-Zotique
en 2021



Le 4201, Boulevard Rosemont
en 1913



Le 4201, Boulevard Rosemont
en 2021



LE BASEBALL AU PARC CHAMPLAIN

Christiane Gouin
Membre de la ShRPP

Au début du siècle dernier, le baseball occupe une belle place dans les loisirs des quartiers de Montréal. Au lieu-dit du Parc Champlain, une équipe de baseball amateur joue dans un stade des plus appréciés.



L'idée de cet article nous est venue d'une demande qu'un historien du baseball a faite à la Société. Il avait trouvé des articles de journaux à propos d'un des plus beaux stades de baseball amateur en ville : le stade Parc Champlain. Il nous demandait si nous avions des photos ou autres informations sur ce Parc. Et non, nous n'avions aucune documentation sur le sujet, ni même sur le lieu dénommé Parc Champlain. Nous voilà donc partis en mode recherche, en essayant d'abord de trouver des articles sur l'histoire du baseball. La récolte fut mince, car certains articles ne sont plus disponibles. Un historien membre de la Society for American Baseball Research, Patrick Carpentier, s'est intéressé au sujet. Selon lui, le baseball aurait été le sport le plus populaire au Québec, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale; il a par la suite été supplanté par le hockey :

« À partir des années 1900, le baseball entre définitivement dans l'ADN des Montréalais. Autrefois obligés de jouer sur des terrains conçus pour d'autres sports, les joueurs de baseball, autant professionnels qu'amateurs, ont maintenant la chance d'évoluer dans de véritables parcs de baseball. Tels des champignons, des losanges de baseball apparaissent un peu partout dans la métropole. Le baseball est à ce moment le sport le plus populaire en ville. »

Nous nous sommes tournés ensuite vers les ressources de la BANQ, nous y avons trouvé des plans de lotissement du fameux Parc Champlain, ce qui a amené Justin Bur à fouiller davantage le lotissement de cet endroit (voir l'article publié dans ce même bulletin). Mais qu'en était-il du fameux stade? Toujours sur le site de la BANQ, nous avons dépouillé pendant plusieurs heures les archives numériques de La Presse, du Devoir et du journal Le Canada couvrant la période de 1915 à 1945 avec les mots clés « Parc Champlain » et « Saint-Jean-Vianney », la paroisse correspondant à cette localisation. Voici, illustrée par l'histoire du Club du Parc Champlain et de son fameux stade, la démonstration de l'importance de ce sport dans les quartiers montréalais.

AVIS AUX CLUBS DE BASEBALL.

La saison du baseball vient de s'ouvrir, et déjà, de toutes parts, nous arrivent des comptes-rendus de parties. Nous tenons à avertir les clubs que s'ils veulent que leurs correspondances soient publiées, elles devront être courtes, correctement composées, et écrites sur un seul côté du papier. Inutile d'envoyer de longs rapports: il nous est impossible de les publier. Nous ne pouvons non plus trouver le temps de refaire l'amas de lettres en langue barbare que nous recevons quotidiennement. Si aucun des neuf ou dix membres formant un club ne peut écrire un rapport convenablement, que le secrétaire le fasse faire par son père, son frère, sa soeur ou un ami, mais qu'il nous adresse un petit compte-rendu correctement composé.

Tous les clubs sont priés de se conformer à ces instructions.

AVIS AUX JOUEURS DU PARC CHAMPLAIN

Tous les joueurs qui ont signé pour le Parc Champlain sont priés de se rapporter au terrain du club, dimanche, le 22 avril, à 13h. Pour informations, téléphoner à Jos. Lapine, Calumet 6038F.

Les pages sportives des journaux

Cette importance, nous la retrouvons en effet dans les pages sportives des journaux. Ces derniers renferment bien sûr des reportages sur les équipes professionnelles, sur la venue de Babe Ruth et Lou Gehrig à Montréal, sur les exploits des Royaux au stade Delorimier, mais la grande partie de ces pages est constituée de petites annonces envoyées par les équipes et regroupées par le journal, comme en fait foi l'avis cocasse publié dans La Presse du 15 mai 1909.

Ces annonces foisonnent d'avis de rencontre entre les équipes, tant d'amateurs, que de semi-professionnels, de professionnels, de juniors (moins de 13 ans), d'intermédiaires (13 à 16 ans) ou de seniors (adultes de plus de 20 ans). Les types d'organisations sont diversifiés : équipes paroissiales (cercle paroissial), territoriales, commerciales (représentant une institution ou une entreprise ou financée par elle) ou même fondées sur l'appartenance ethnique ou le sexe telles les équipes Nigger de Chappie Johnson et l'équipe féminine les Rovers de Rosemount.

Toutes ces équipes cherchent à gagner la faveur du public pour attirer une grande foule lors des joutes. On peut même retrouver sur une seule page deux résumés d'une joute : l'équipe gagnante

applaudissant ses exploits, l'équipe perdante soulignant malgré tous ses bons coups. Pour mousser le jeu, des défis sont lancés : « le Parc Champlain a battu le Lasalle par 9 à 2. Il lance le défi à l'Aiglon du Nord ».

C'est aussi par le biais de ces pages que l'on annonce le début des pratiques, les places disponibles pour de nouveaux joueurs, etc. Bref, les pages sportives des grands journaux sont le moyen de communication idéal pour les équipes et les ligues de baseball. Cette pratique tendra à diminuer progressivement à l'approche de la Deuxième Guerre mondiale.

L'équipe Parc Champlain

Avant 1926, on ne trouve pas vraiment de mention d'une équipe adulte au Parc Champlain. On mentionne une équipe Parc Champlain pour les 13 à 15 ans (1923), une autre pour les 18 à 20 ans. Il y a aussi une équipe de hockey Parc Champlain. Ce n'est qu'en 1926 que l'on fait allusion à une équipe de baseball senior (20 ans et plus), à une époque où le baseball est très implanté dans le paysage montréalais.

Ce qui est surprenant c'est que cette jeune équipe fait rapidement sa marque dans le milieu du baseball amateur montréalais. Voici ce qu'en dit le club De Beaujeu en septembre 1926 : « silencieux au début de la saison, son nom s'est tout à coup répandu et chacun l'affirme, le Parc Champlain est l'idéal pour causer des surprises ». Dans un article de La Presse du 23 septembre 1926, l'équipe du Parc Champlain, dont le terrain se situe alors au coin de la 25^e Avenue et Saint-Zotique, vante ses exploits et lance plusieurs défis : « Le Parc Champlain invite les gérants des bons clubs amateurs à se rendre afin de juger par eux-mêmes de la force du Club Champlain ». Dans le même article, on critique justement l'équipe De Beaujeu d'avoir annulé la rencontre. « Le Parc Champlain se demande si le De Beaujeu a eu la frousse... il a téléphoné au Parc Champlain pour qu'il ne descende pas (sic) qu'il y avait de l'eau sur le terrain. Chose singulière les partisans du Parc Champlain se sont rendus et ont trouvé le terrain en bonne condition pour une partie. Il reste à messieurs du club De Beaujeu de se disculper vis-à-vis du public ». Toujours dans ce même article, le gérant Ravenelle relance des défis entre autres au Saint-Eusèbe et au Saint-Jean-Berchmans. Le Saint-Jean-Berchmans est un club amateur renommé pour être très fort, son terrain se situe au coin d'Iberville et Des Carrières. Ces exemples montrent la détermination de l'organisation du Club à vouloir se démarquer : l'équipe du Parc Champlain a le vent dans les voiles.

Les organisateurs du club font de grands efforts pour obtenir une large audience. En 1927, fort des victoires de l'année précédente, on aménage un nouveau stade sur la rue Beaubien entre la 26^e et la 27^e Avenue, au centre de la toute nouvelle paroisse Saint-Jean-Baptiste-Vianney, à proximité de l'église et des écoles du quartier. C'est d'ailleurs le curé J. E. Bernier qui donne le coup d'envoi de la saison. Le Club peut compter sur de bons joueurs et participera pour la première fois aux séries du championnat indépendant de la province. Les séries se déroulent sur les anciens terrains du Shamrock (angle Sainte-Catherine et Atwater). Le Saint-Jean-Berchmans en est sorti triomphant et a gagné la coupe Frontenac.



Sur cette vue aérienne, à droite de la photo et en bas de la rue Beaubien, on voit le terrain de baseball ainsi que le losange. (BANQ_V13-44-1947, extrait).

[Cliquer sur l'image pour agrandir](#)

L'équipe du Parc Champlain est malgré tout un adversaire important pour le Saint-Jean-Berchmans. Les deux équipes poursuivent leur compétition par un 2 en 3 sur le terrain du Parc Champlain. Près de 3 000 personnes y assistent (Le Devoir, 27 sept. 1927). Le Club Champlain perd, au grand dam de son président J. A. Caron, qui s'empresse de lancer au gérant Jos. Lépine, du club adverse, un pari de 25 \$ par partie gagnée.

Il annonce également qu'il a recruté un joueur américain pour renforcer encore davantage son équipe. C'est tout de même le Saint-Jean-Berchmans qui finira champion de ces joutes.

En 1928, l'organisation du Parc Champlain investit encore plus dans son club. Elle s'adjoint les services de Jos. Lépine, ancien gérant du Saint-Jean-Berchmans. Celui-ci fait l'acquisition « des plus forts joueurs amateurs que la province possède ». On vise à rencontrer « les meilleurs clubs amateurs et même les semi-professionnels ».

Notons que des joueurs peuvent réclamer jusqu'à 30 \$ à 35 \$ pour une partie, ce qui est plus élevé que ce que gagnent certains joueurs des ligues majeures. Les bons joueurs de baseball sont recherchés et monnayent leur talent. L'Association Indépendante des gérants de baseball, fondée en 1928, dont le Club Champlain fait partie, veut d'ailleurs mieux gérer les ententes entre gérants et joueurs pour éviter ce qu'elle qualifie de demande abusive de la part des joueurs. (L'autorité, 8 avril 1928)

La qualité du stade aussi est importante pour attirer les foules. Le Club Champlain agrandit son terrain, les estrades de bois sont couvertes, des grilles protègent les spectateurs. Le stade peut recevoir des milliers de personnes. En plus de présenter les joutes de baseball, d'autres spectacles sont organisés avant ou après les matchs faisant du stade un « magnifique lieu d'amusement ». Cette information est corroborée par le Club Lasalle (Hochelaga) : le stade « offre le confort le mieux désiré chez les Indépendants » (Le Devoir, 29 août 1927). On y tiendra les demi-finales de la Ligue indépendante et les organisateurs offriront leur terrain pour d'autres compétitions.

LE PARC CHAMPLAIN

Le club de baseball Parc Champlain amateur qui, l'an dernier, a remporté les plus beaux triomphe dans toutes les villes qu'il a visitées, opérera encore cette année et probablement dans le nouveau circuit des gérants.

La direction du Parc a déjà mis tous ses joueurs sous contrat. Ce sont des jeunes, mais des jeunes expérimentés, qui ont fait leurs preuves l'an dernier contre Notre-Dame, Fils d'Italie, Jodoïn, S.-Bruno, Valleyfield, S.-Laurent et autres. L'équipe de la présente saison sera de force à rencontrer tous les clubs de la province quelle que soit leur valeur défensive et offensive, car le Parc Champlain possède de bons frappeurs et d'excellents lanceurs. Or, la direction réserve des surprises à tous ses partisans.

Aussitôt que les neiges seront disparues l'équipe du Parc pratiquera sous l'oeil bienveillant de son entraîneur, Roméo Grégoire, anciennement du Guybourg.

Si quelque autre joueur voulait faire partie de cette formidable machine il n'a qu'à s'adresser à la direction, Clairval 3273F.

N.B. — S.V.P. n'écrire que sur un seul côté du feuillet.

Notons qu'à cette époque les clubs de baseball amateurs et semi-professionnels s'organisent autour de ligues pour encadrer la compétition entre équipes et ainsi permettre la participation à des championnats. Elles érigent des règlements pour discipliner ce sport et permettent des rencontres entre équipes de même calibre. Elles ont leurs terrains attitrés pour les championnats. On retrouve entre autres la Ligue de la Cité, la Ligue Starr, l'Association des gérants de club indépendant et la Ligue de baseball amateur indépendante de Montréal, qui joue chaque dimanche au Marché au foin et attire des foules de 5 000 à 6 000 personnes. (La Presse, 21 avril 1928).

En 1928, c'est avec le Club Lasalle (Hochelaga) que le Parc Champlain doit se mesurer, car le Saint-Jean-Berchmans fait alors partie de la Ligue Starr.

Après cette date, nous avons trouvé de moins en moins d'articles pour alimenter notre recherche. Nous savons toutefois que le stade reste un lieu privilégié de rencontre, car il accueille les demi-finales de l'Association des gérants indépendants en 1931.



Le Canada. 19 août 1935
[Cliquer sur l'image pour agrandir.](#)

En 1932, le Parc Champlain rejoint la Ligue Starr, ce qui lui permet de compétitionner de nouveau contre le Saint-Jean-Berchmans. En 1934, un nouveau regroupement des gérants est formé, la Ligue métropolitaine, dont l'équipe du Parc Champlain fait partie. L'année suivante, nous avons pour la première fois une photo de l'équipe prise lors des séries éliminatoires de la Ligue métropolitaine.

En 1936, le terrain du Parc Champlain est aussi utilisé pour les joutes de la Ligue commerciale. C'est en mai 1937 que nous retrouvons la dernière mention de l'équipe. Le Parc Champlain, alors toujours dans la Ligue métropolitaine, rencontre le Cherrier au Parc d'Youville (Foucher-Crémazie). Le gérant Ravenelle a reconstitué l'équipe et « plusieurs figures de l'ancien parc Champlain de Jos. Lépine endosseront l'uniforme ». Il attend la foule sur son terrain.

Notons que le Club de la Police (Ligue métropolitaine) occupe le terrain au coin d'Iberville et Des Carrières (terrain du Saint-Jean-Berchmans). Ce même mois, nous apprenons que la Ligue Starr compte entre autres une équipe Rosemont. Une toute dernière mention du terme Parc Champlain apparaît en 1943 : « Le club Jardin botanique – ancien Parc Champlain ». Ici, il est clairement précisé qu'il s'agit des 16 à 18 ans.

Les années 1940 et 1950 : implantation de terrains de jeux par la Ville de Montréal

Que s'est-il passé après 1937 pour l'équipe du Parc Champlain? La Deuxième Guerre a-t-elle eu raison de cette équipe? Qu'est-il arrivé au magnifique stade?

L'équipe n'existant probablement plus, l'entretien du stade est négligé. Mais le terrain ne disparaît pas pour autant, car il est mentionné qu'il est utilisé comme terrain de jeux de la ville en 1951. Une équipe de balle-molle, Saint-Jean-Vianney, y tient ses pratiques. C'est autour des années 1940 que la ville commence à investir dans les terrains de jeux. Ainsi près de Saint-Jean-Vianney, un parc voit le jour en 1938 dans le quadrilatère du Jardin botanique. On y retrouve des installations sportives, dont un terrain de baseball et des tennis. Il est nommé officiellement le Parc Léon-Provencher en 1990. Ce parc fait l'objet de demandes de revitalisation à l'heure actuelle. À l'est de la paroisse, en 1941, on réserve le terrain délimité par la 31^e et la 35^e Avenue, entre Beaubien et Bellechasse, pour la création du Parc de la Louisiane, mais celui-ci ne sera aménagé qu'en 1961.

En 1943, dans les nouveaux terrains de jeux de la Ville, une ligue de baseball est active. Montréal assure la présence d'un moniteur pour organiser les équipes, et la foule est invitée aux joutes compétitives aux quatre parcs suivants : Parc Lafontaine, Jardin botanique, Parc Laurier et Parc Jarry. En 1958, la Ville compte 45 terrains de baseball, dont 3 éclairés, pour 175 équipes qui regroupent 3 150 joueurs disputant près de 2 000 parties. Montréal a plus de 5 000 joueurs de balle-molle (Mario Robert).

Cet éclairage que nous avons apporté sur un pan de l'histoire du baseball amateur dans la première moitié du 20^e siècle dans le petit patelin du Parc Champlain nous permet de constater la place importante du baseball chez nos ancêtres au début du siècle dernier. On peut aussi noter que le quartier Rosemont a fait fière figure dans ce sport, grâce en particulier aux équipes du Parc Champlain et de Saint-Jean-Berghmans. Plusieurs questions restent cependant en suspens, par exemple : Comment ces clubs se finançaient-ils? La pratique de ce sport était-elle une source de revenu d'appoint pour les joueurs, particulièrement pendant la crise des années 1930 ?

POUR EN SAVOIR PLUS

1. Patrick Carpentier (2019). [De véritables terrains de baseball : 1900-1930](#) article publié dans la revue virtuelle Sport et Loisirs
2. Robert, Mario (2015) [Chronique Montréalité no 32 – Le baseball à Montréal de 1860 à 1960](#) Archives de Montréal
3. Le marché au foin se situe à cette époque dans le quadrilatère compris par les rues de l'Inspecteur, William, Duke et Saint-Paul.
4. Sur les terrains de jeux : Shaffer, Valérie. (Mémoire). [Les rapports à la ville à travers les espaces de loisirs](#) : Montréal, 1880-1940. Université de Montréal, 2009.



Vous aimez l'histoire ?

Vous aimeriez en savoir davantage sur l'évolution d'un des plus attrayants arrondissements de Montréal ?

Berceau des usines Angus, carrières de pierre grise devenues parcs, vitrine du patrimoine ecclésial et éducatif du XX^e siècle, symphonie de briques et d'escaliers, rues commerciales authentiques, etc., l'arrondissement a bien des choses à raconter.

Joignez-vous à notre groupe de passionnés d'histoire locale.

Fondée en 1992, la Société d'histoire-Rosemont-Petite-Patrie est un organisme à but non lucratif voué à la promotion de l'histoire de l'arrondissement.

La Société organise des conférences, des promenades, des expositions, effectue des recherches et diffuse des publications. Elle s'implique dans la préservation du patrimoine et est membre de la Fédération Histoire Québec.

Son financement est assuré par les cotisations des membres, les dons et les contributions financières de partenaires, ainsi qu'à l'aide de la vente de publications telles qu'un calendrier annuel et le livre *Rosemont-La Petite-Patrie, Il y a longtemps que je t'aime*.

Le coût d'adhésion annuelle est de 20 \$ pour une personne, et de 50 \$ pour un organisme ou une entreprise.

LE BULLETIN VOLUME 19 FÉVRIER 2021

Coordination : Yves Keller
Révision : Samuel Dupont-Fois
Conception graphique : Marcel Cadieux

Édité par:

La Société d'histoire Rosemont-Petite-Patrie
5442, 6^e Avenue, Montréal (Québec) H1Y 2P8
Téléphone : (514) 728-2965
Courriel : info@historerpp.org
Site internet : www.historerpp.org

Conseil d'administration :

Présidente : Christiane Gouin
Vice-président : Normand Guilbault
Secrétaire : Justin Bur
Trésorier : Louis Delagrave
Administrateurs-trices :
Marcel Cadieux, Alix Évrard, Élisabeth Pilon



Dépôt légal :
Bibliothèque et archives nationales du Québec

